

Sacha Guitry



NAPOLEON

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Sacha Guitry



NAPOLÉON

Théâtre

1955



KOTOBONLINE
Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Ce film est sorti le 25 mars 1955 au Gaumont-Palace, au Paris, au Berlitz et au Studio 38. Le livre fut publié aux Éditions Raoul Solar en 1955.

Distribution du film

Production : C.L.M., Filmsonor, Francinex.

Distribution : Cinédis.

Scénario original et dialogues : Sacha Guitry.

Collaboration pour les scènes militaires ; Eugène Lourié.

Chef opérateur : Pierre Montazel (Technicolor).

Décors : René Renoux.

Montage : Raymond Lamy.

Son : Joseph de Bretagne.

Musique : Jean Françaix.

Directeur de production : Gilbert Bokanovski.

Interprètes : Sacha Guitry (Talleyrand), Jean-Pierre Aumont (Regnault de Saint-Jean d'Angély), Jeanne Boitel (Mme de Dino), Pierre Brasseur (Barras), Gianna-Maria Canale (Pauline Borghèse), Pauline Carton (une aubergiste), Jean Chevrier (le général Duroc), Danielle Darrieux (Éléonore Denuelle), Clément Duhour (le maréchal Ney), Jacques Dumesnil (Bernadotte), O.W. Fischer (Metternich), Jean Gabin (le maréchal Lannes), Daniel Gélin (Bonaparte), Cosetta Gréco (Élisa Bacciochi), Madeleine Lebeau (Émilie Pellapra), Jean Marais (le comte de Montholon), Lana Marconi (Marie Walewska), Luis Mariano (le chanteur Garat), Armand Mestral (le maréchal Oudinot), Yves Montand (le maréchal Lefebvre),

Michèle Morgan (Joséphine de Beauharnais), Patachou (Mme Sans-Gêne), Raymond Pellegrin (Napoléon), Roger Pigaut (Caulaincourt), Micheline Presle (Hortense de Beauharnais), Serge Reggiani (Lucien Bonaparte), Dany Robin (Désirée Clary), Noël Roquevert (le général Cambronne), Maria Schell (l'archiduchesse Marie-Louise), Erich von Stroheim (Beethoven), Maurice Teynac (le comte de Las Cases), Henri Vidal (Murat), Orson Welles (Hudson Lowe), Roland Alexandre (le comte de Blancmesnil), Gino Antonini (Pie VII), Jean-Marc Antony (le maréchal Marmont), Anna Amendola (Caroline Murat), Antonio (le coiffeur), Louis Arbessier (le maréchal Berthier), Claude Arlay (Jérôme Bonaparte), Lucien Baroux (Louis XVIII), Philippe Béham (le maréchal Suchet), Jacques Bertrand (le maréchal Mac-donald), Gilbert Bokanovski (Marchand et Louis XVI), Roland Bourdin (Méneval), Maurice Brutus (Duc de Flemming), Anne Carrère (Mme Hamelin), André Chaunu (le général Petit), le petit Claudy Chapeland (Alexandre Walewski) Sofiane Cissé (Roustan), Aimé Clariond (Corvisart), Michèle Cordoue (Julie Clary), Jean Danet (le général Gourgaud), Jean Debucourt (Fouché), Jean-Jacques Delbo (le général Becker), Bernard Dhéran (Bourrienne), Maurice Escande (Louis XV), Fernand Fabre (François II d'Autriche), Robert Favart (le comte Otto), Maria Favella (Mme Mère), Gilbert Gil (Louis Bonaparte) Joë Hamann (le maréchal Kellermann), Illial (Ali), Daniel Ivernel (Cambacérés), Denis d'Inès (Sieyès), Marcel Journet (M. de Choiseul), Bernard Lefort (le chanteur), Jacques Maffioly (Constant), Maurice Maillot (le maréchal Soult), Robert Manuel (Joseph Bonaparte), Marie Mansart (Mme Bertrand), Jean Marchat (le général Bertrand), Maurice Martelier (Gonthier), Nicole Maurey (Mme Tallien), Umberto Menaliti (le cardinal Fesch), Jean Mouhnir (Cheik El-Bekri), Charles Moulin (le général Mortier), Jean-Pierre Mauric (le prince Eugène), Michel Nastorg (Masséna), Constantin Népo (le Tzar Alexandre), Jean Paqui (le général de Flahaut), Simone Paris (la comtesse de Blancmesnil), Jean Piat (Junot), Marguerite Pierry (la comtesse de Chabrol-Trompiez), Marcel Raine (le général Duteil), André Roanne (M. de Rémusat), Jean Sablon (Robespierre le Jeune), Georges Spanelly (Saliceti), Marcel Trompier (le maréchal Bussières), Marcel Vallée (le général Carteaux), Jacques Varennes (Boissy d'Anglas), Marcel Vergne (Roger Ducos), Howard Vernon (Lord Liverpool), Georges Vitray (Gohier), René Worms (M. de Barbé-Marbois), Pierre Would (le maréchal Pérignon).

Durée: 183 mn.

Napoléon

Chez M. de Talleyrand. Dans l'un de ses salons.

Boiseries, meubles, objets d'art — tout y est du goût le plus raffiné, le plus sûr.

C'est le soir.

Font cercle, autour du maître de la maison, plusieurs personnes dont quelques-unes lui sont chères. Ce sont : M^{me} de Dino, M. de Montrond, M. et M^{me} de Blanchetière et la Comtesse de Chabrol-Trompiez.

Une porte s'ouvre. Un valet de pied entre — il présente une dépêche à Talleyrand — puis il se retire.

Talleyrand prend connaissance de la dépêche — après en avoir demandé, d'un geste, la permission à ses amis.

L'ayant lue, il ferme les yeux un instant — devient plus pâle encore et son extrême gravité surprend ceux qui l'entourent.

TALLEYRAND. — Ouf !... Il est mort.

LA COMTESSE DE CHABROL-TROMPIEZ. — Qui ?

MM^E DE DINO. — L'Empereur ?

TALLEYRAND. — Oui — et on va donc pouvoir enfin parler de lui.

LA COMTESSE DE CHABROL-TROMPIEZ — C'est un événement considérable, n'est-ce pas ?

TALLEYRAND. — Non, Madame, non, ce n'est plus un événement : c'est une nouvelle.

LA COMTESSE DE CHABROL-TROMPIEZ. — Et cependant vous faites : ouf !

TALLEYRAND. — Oui, parce que le monde entier fait « ouf ! » en ce moment.

LA COMTESSE DE CHABROL-TROMPIEZ. — M. de Talleyrand consentira-t-il à nous donner ce soir son opinion sur l'Empereur ?

TALLEYRAND. — Madame, il n'est pas du tout nécessaire que j'aie une opinion sur lui. Non.

LA COMTESSE DE CHABROL-TROMPIEZ — Eh bien ! je dois vous avouer, Prince, que, moi, je n'ai jamais aimé Napoléon.

TALLEYRAND. — Ça n'a pas l'importance que vous croyez, Madame — et d'ailleurs la question n'est pas là.

LA COMTESSE DE CHABROL-TROMPIEZ. — La question n'est pas là ?

TALLEYRAND. — Non, Madame. Le jour où meurt Napoléon, il ne s'agit pas de savoir si vous l'avez aimé ou non.

LA COMTESSE DE CHABROL-TROMPIEZ. — J'ai pourtant bien le droit...

TALLEYRAND. — Eh bien ! Madame non, vous n'avez pas ce droit. Si vous avez à dire une chose extrêmement spirituelle... cruelle même... relative à l'Empereur, dites-la. Vous pouvez même aller jusqu'au blasphème — parce qu'un trait d'esprit est une chose sacrée. Mais nous donner votre opinion sur l'un des plus grands hommes que la terre ait portés — non. Je vous conteste même le droit d'en dire du bien — parce que ce serait encore du temps perdu, Madame. L'Empereur Napoléon n'a besoin de personne — et rien ne peut l'atteindre.

Devant un tel affront, M^{me} de Chabrol-Trompriez a ramassé ses gants et son sac et, avec autant de dignité que possible, elle se lève. Talleyrand agite une sonnette.

Un laquais paraît — et accompagne M^{me} de Chabrol-Trompriez qui sort.

TALLEYRAND. — Voilà vingt ans qu'elle me porte sur les nerfs, cette femme-là !

Son opinion sur l'Empereur — je vous demande un peu !... Mais — vous savez que, si nous l'avions laissée parler, elle aurait fini par nous dire : « Moi, à sa place, je n'aurais pas fait telle ou telle chose ! » Car les gens sont ainsi : ils se mettent à la place des grands hommes qu'ils jugent !... Or, les individus sont des faits — à plus forte raison quand il s'agit d'un homme comme celui dont elle osait parler. Un fait ne se discute pas. Il se constate, il s'examine, il se raconte...

MM^E DE DINO. — Eh bien ! s'il se raconte, Prince — racontez-nous l'Empereur.

TALLEYRAND. — Hum... c'est trop tôt, Madame — et c'est si loin, déjà !

M. DE MONTROND. — Alors, racontez-le comme si cent ans s'étaient écoulés depuis sa mort.

MM^E DE DINO. — Un peu comme si c'était un conte d'Ossian — ou bien une légende.

TALLEYRAND. — Soit. Il exista naguère un être fabuleux — qui avait pourtant l'aspect d'un homme — qui naquit dans une île — rêva toute sa vie de conquérir une île — se retira dans une île — et qui, contre son gré, trépassa dans une île.

Il naquit à Ajaccio le 15 août 1769...

À Ajaccio — devant la maison natale de l'Empereur.

Une femme jeune est assise sur le pas de la porte et elle est visiblement enceinte. Elle tient dans ses bras un enfant d'un an, qui est Joseph Bonaparte, frère aîné de Napoléon.

Cette jeune femme est Laetitia Bonaparte. Elle a dix-neuf ans.

Un homme de vingt-trois ans jardine non loin d'elle. C'est Charles Bonaparte, mari de Laetitia.

Laetitia est prise tout à coup de douleurs vives. Elle a poussé un cri — une servante est venue à elle.

Laetitia lui confie Joseph — et Charles, soutenant sa femme, l'aide à rentrer dans la maison.

Le cabinet de travail de Louis XV — à Versailles.

Le Roi est à son bureau et, à la loupe, il examine la carte de l'Europe.

Son ministre, Choiseul, est auprès de lui.

La voix de Talleyrand. — Or, quelques mois auparavant, le Roi Louis XV...

LOUIS XV. — Choiseul...

CHOISEUL. — Sire.

LOUIS XV. — Il faudrait acheter la Corse.

CHOISEUL. — La chose est envisagée, Sire, depuis longtemps.

LOUIS XV. — Eh bien ! mais... je ne désire pas qu'on tarde davantage.

CHOISEUL. — N'avons-nous pas à résoudre, Sire, des problèmes qui soient plus urgents ?

LOUIS XV. — Non.

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Et combien il avait raison : quarante-cinq jours plus tard, Napoléon serait né italien !

De sa jeunesse, on sait fort peu de chose — sinon qu'il est...

LA VOIX DE TALLEYRAND. —... entré à l'École de Brienne à l'âge de dix ans, le 23 avril 1779...

La cour de l'École de Brienne.

Une quinzaine d'enfants revêtus de l'uniforme réglementaire jouent aux barres ou à d'autres jeux.

Le portail s'ouvre et paraissent Charles Bonaparte et Napoléon.

Les enfants. — Un nouveau !

Interrompant leurs jeux, ils sont allés regarder le « nouveau », sans trop s'en approcher pourtant.

Napoléon les observe d'un œil sévère. L'un d'eux, moins méfiant que les autres, vient à lui, la main tendue.

La voix de Talleyrand. — Un seul de ces enfants osa venir à lui — et lui tendit la main...

Chez Talleyrand.

MM^E DE BLANCHETIÈRE. — Qui était cet enfant ?

TALLEYRAND. — Cet enfant, chère Madame, était...

Le laquais ouvre la porte et il annonce :

LE LAQUAIS. — M. de Bourrienne.

TALLEYRAND. — Cet enfant, chère Madame, était M. de Bourrienne. Bonjour. Entrez.

Bourrienne est entré.

TALLEYRAND. — Nous parlions de vous, Bourrienne.

BOURRIENNE. — De moi, Prince !

TALLEYRAND. — Oui — et vous arrivez à merveille. Mes chers amis, je vous présente M. de Bourrienne, qui fut le condisciple — devint l'ami — et, par la suite, le secrétaire particulier de l'Empereur.

Dans la cour de l'École de Brienne.

De nouveau, pendant une récréation. Les enfants poussent des cris et ils jouent au ballon — tandis que Napoléon, à l'écart, écrit sur un cahier de classe. Ils viennent l'aguicher, moqueurs. Bonaparte les envoie paître rudement.

LA VOIX DE TALLEYRAND — Bourrienne, dites-nous comment était Bonaparte à son entrée à l'École de Brienne.

LA VOIX DE BOURRIENNE. — Le même qu'il était quand il en est sorti : taciturne, maussade — et souvent batailleur...

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — De lui, collégien, nous devons retenir un fait — un fait miraculeux... Sur son cahier de classe — le dernier qu'il eut entre les mains — sur lequel après cela du reste il n'écrivit plus rien — cahier où il avait pris l'habitude de noter tout ce qui lui semblait être d'un intérêt géographique ou historique — sur ce cahier de classe, il traça finalement quatre mots qui donnent le vertige. Ce sont ceux-ci : « Sainte-Hélène, petite île. »

Et il avait dix ans.

Simple coïncidence ?

Non.

Alors — quoi ?

Je n'en sais rien.

Mais pour moi — cela peut expliquer bien des choses — et, notamment, l'inexplicable.

Et je vous repasse la parole, Bourrienne.

Un bureau militaire.

Un officier bourru est assis à une table — et l'on voit, sur le mur, l'ombre de Bonaparte.

LA VOIX DE BOURRIENNE. — En quittant l'École Militaire, il a seize ans — et il est Lieutenant en second —... mais il n'aime pas être en second.

L'OFFICIER. — Bonaparte.

Bonaparte s'approche — et maintenant on le voit.

LA VOIX DE BOURRIENNE. — Deux mois plus tard... il est Lieutenant mais il n'est pas encore satisfait. Il l'est tellement peu qu'il demande...

Chez Talleyrand.

BOURRIENNE. —... un congé — et le voilà parti pour la Corse...

À Ajaccio.

Devant la maison natale de l'Empereur.

Et tout ce que Bourrienne raconte, on le voit.

LA VOIX DE BOURRIENNE. —... Pour la Corse qu'il n'a pas revue depuis six ans.

Or, là, il fait la connaissance de trois petits garçons, dont l'un a dix ans, le deuxième sept ans, et le troisième un an. Ce sont Jérôme, Louis et Lucien Bonaparte — ses jeunes frères.

Et ces deux petits êtres qui viennent à sa rencontre, ce sont tout bonnement la Reine de Naples, Caroline, et Pauline Borghèse, la plus jolie pour lui de toutes les femmes de la terre.

Il la prend dans ses bras et l'élève de terre. Elle est toute nue.

Pauline... qui sera statufiée toute nue par Canova... et Caroline qui sera la femme de Murat... et Jérôme qui sera roi de Westphalie... et Lucien qui sera prince de Canino... et Louis qui recevra la couronne de Hollande...

Et il n'a pas assez de bras pour les embrasser tous.

M^{me} Laetitia, sa mère, est là, bien entendu, qui a sa juste part des baisers qu'il octroie.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Et nous l'imaginons, jouant à quatre pattes, avec ses frères, avec ses sœurs, qui lui grimpent sur les épaules et sur les reins — et ça l'émeut, bien sûr, parce qu'il ne peut pas se rendre compte qu'il va toute sa vie les avoir sur le dos.

Chez Talleyrand.

BOURRIENNE. — De retour à Paris, un soir que nous déambulions...

Sous les galeries du Palais-Royal.

Bonaparte et Bourrienne font quelques pas, causant.

LA VOIX DE BOURRIENNE. —... sous les galeries du Palais-Royal, Bonaparte me faussa brusquement compagnie. Il m'avoua qu'il venait de prendre une détermination d'une importance extrême. Je n'ai su la vérité que dix-huit mois plus tard : ce soir-là, il était vierge encore...

Des quinquets fumeux éclairent à peine tout ce monde, et Bourrienne a disparu depuis longtemps. Une fille de dix-huit ans observe Bonaparte qui la remarque. Par ses regards, elle l'encourage — et il s'approche d'elle.

Chez Talleyrand.

BOURRIENNE. — Eh bien ! figurez-vous que l'Empereur a cru devoir noter, réplique par réplique, cette scène capitale entre cette inconnue et lui — et qu'il m'en a donné le petit manuscrit.

Il a sorti de sa poche quelques feuillets jaunis.

S'il faut l'en croire, voici les phrases qu'ils se sont dites. Elles sont d'un disciple de Jean-Jacques Rousseau.

Sous les galeries du Palais-Royal.

BONAPARTE. — Vous devez avoir bien froid. Comment pouvez-vous vous résoudre à passer dans les allées ?

LA FILLE. — L'espoir m'anime, il faut terminer ma soirée.

BONAPARTE. — Vous semblez d'une constitution bien faible et je suis surpris du métier que vous faites.

LA FILLE. — Ah ! Dame, Monsieur, il faut bien faire quelque chose !

BONAPARTE. — Sans doute, mais n'y a-t-il pas de métier plus propre à votre santé ?

LA FILLE. — Il faut vivre.

BONAPARTE. — Mais pour braver ainsi le froid, il faut que vous soyez de quelques pays septentrionaux ?

LA FILLE. — Je suis de Nantes, en Bretagne.

BONAPARTE. — Je connais ce pays-là. Il faut que vous me fassiez le plaisir de me raconter l'histoire de la perte de votre pucelage...

LA FILLE. — C'est un officier qui me l'a pris.

BONAPARTE. — En êtes-vous fâchée ?

LA FILLE. — Oh ! Oui, je vous en réponds.

BONAPARTE. — Pourquoi êtes-vous venue à Paris ?

LA FILLE. — L'officier qui me déflora, que je déçus, m'a abandonnée. Il fallut fuir l'indignation de ma mère. Un deuxième se présenta, me conduisit à Paris, m'abandonna, et un troisième avec lequel je viens de vivre trois ans lui a succédé. Allons chez vous.

BONAPARTE. — Qu'y ferons-nous ?

LA FILLE. — Nous nous chaufferons et vous assouvirez votre plaisir.

Chez Talleyrand.

BOURRIENNE. — Faut-il croire que les choses se soient passées ainsi ?

LA COMTESSE DE BLANCHETIÈRE. — Non !

Tous la regardent, sa réponse ayant été formelle.

TALLEYRAND. — Non ?

La Comtesse questionne son mari du regard — celui-ci acquiesce.

LA COMTESSE DE BLANCHETIÈRE. — Non, c'est-à-dire que... ce ne sont pas exactement ces paroles-là qui furent prononcées le 22 novembre 1787 par... cette jeune personne et lui. Et si je me permets d'être formelle à cet égard, c'est que... la jeune personne en question — c'était moi.

Cette révélation soulève un intérêt très vif.

LE COMTE DE BLANCHETIÈRE. — Il avait été convenu entre ma femme et moi que, jusqu'à la mort de l'Empereur, nous en garderions le secret.

TALLEYRAND. — Quelle délicatesse exquise !

MM^E DE DINO. — Ainsi, Comtesse, c'était vous !

LA COMTESSE DE BLANCHETIÈRE. — C'était moi.

TALLEYRAND. — Et comme c'est bien de votre part, mon cher ami, d'autoriser ce soir M^{me} de Blanchetière à rompre le silence — car elle n'en parlait qu'à vous jusqu'à présent... ?

LE COMTE DE BLANCHETIÈRE. — Bien entendu.

MM^E DE DINO. — Et vous deviez en parler souvent ?

LA COMTESSE DE BLANCHETIÈRE. — Oh ! Tous les jours !

LE COMTE DE BLANCHETIÈRE. — Dame — elle en est si fière !

TALLEYRAND. — Et vous-même, d'ailleurs...

LE COMTE DE BLANCHETIÈRE. — Je l'avoue. Et elle sait très bien que si je l'ai épousée...

TALLEYRAND. — C'est pour cela.

LE COMTE DE BLANCHETIÈRE. — C'est aussi pour cela.

LA COMTESSE DE BLANCHETIÈRE. — Nombreuses sont celles qui furent ses maîtresses...

TALLEYRAND. — Oui, mais enfin, sa virginité...

LA COMTESSE DE BLANCHETIÈRE. — Je préfère encore l'autre mot — et puisque lui-même il l'emploie c'est ce nom que je donne à la chose.

MM^E DE DINO. — Et cela s'est passé... ?

LA COMTESSE DE BLANCHETIÈRE. — Mon Dieu, fort simplement...

Le cercle autour d'elle se resserre.

Certains petits détails vont vous intéresser, pourtant...

Le cercle se resserre davantage.

Coin pittoresque et joli d'une petite ville où Bonaparte déambule.

Il croise une ravissante fille qui lui fait les yeux doux.

Il détourne la tête.

Il rencontre un instant plus tard trois jeunes femmes gaies, bras dessus bras dessous, qui lui éclatent de rire au nez.

Il les regarde s'éloigner d'un œil sévère et méprisant.

LA VOIX DE BOURRIENNE. — À dater de ce jour, il entra dans une période de chasteté fort singulière et, durant cinq années, il promena son mécontentement de ville en ville...

Sur la place des casernes à Auxonne.

Trente officiers et sous-officiers sont là, au port d'armes.

LA VOIX DE BOURRIENNE. — Ayant rejoint son régiment à Auxonne...

BONAPARTE, sorti du rang, prête serment tandis que les tambours battent aux champs.

... il prête serment au Roi avec tous les officiers de son Corps.

À Ajaccio.

Sur une place non loin de sa maison natale et entouré d'une centaine de ses compatriotes, Bonaparte sort de deux grandes caisses les cocardes dont il est parlé.

LA VOIX DE BOURRIENNE. — Et cependant quelques mois plus tard nous le retrouvons à Ajaccio — distribuant à ses compatriotes les cocardes tricolores qu'il apporte de France.

Devant le Palais des Tuileries.

Et cela se passe le jour tristement célèbre, à l'instant sinistrement fameux où le Roi Louis XVI apparaît au balcon des Tuileries coiffé du bonnet phrygien — et entouré de révolutionnaires malintentionnés.

LA VOIX DE BOURRIENNE. — De retour à Paris le 6 février 92 — il est promu Capitaine — et nous assistons tous deux à l'attaque des Tuileries. Il voit le Roi Louis XVI coiffé du bonnet phrygien — et il en est bouleversé.

BONAPARTE. — Che coglione !

Une chambre plus que modeste à l'hôtel des Patriotes Hollandais.

Bonaparte s'est jeté sur une valise et il la remplit de linge.

LA VOIX DE BOURRIENNE. — Et parfaitement écœuré de ce qu'il vient de voir — il repart pour la Corse.

À Ajaccio.

Bonaparte se promène — il s'assied — se relève — il rencontre deux de ses compatriotes.

Finalement, un enfant vient en courant lui porter une lettre. Bonaparte la décachette, la lit, puis aussitôt s'éloigne.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — C'est là-bas qu'il apprit que Louis XVI avait été décapité le 21 janvier dernier...

Il n'en fut pas surpris — mais quelques mois plus tard une nouvelle lui parvint — combien plus alarmante ! Toulon a été livré aux Anglais le 28 août 93. Joseph le lui fait savoir et le supplie de revenir.

Un coin du port de Toulon.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — La semaine suivante, il débarque à Toulon — où son frère l'attend. Que de choses à lui dire ! Ses fiançailles, à lui, Joseph, avec une jeune fille de Marseille — mais enfin, ça, c'est secondaire. L'important, c'est Toulon — c'est la ville livrée, abandonnée à l'ennemi — et c'est un peu sur ses conseils que Bonaparte va être consulté...

Dans un bureau sans caractère.

Se trouvent là les Représentants du Peuple : Saliceti, Robespierre le Jeune, Gasparin et trois généraux.

SALICETI. — Mais non, mon Général, mais non, ce n'est pas parce qu'il est corse que je veux vous l'adjoindre — mais les renseignements qui nous parviennent de Paris nous en parlent comme d'un artilleur particulièrement doué.

Un homme a ouvert la porte à Bonaparte qui entre.

BONAPARTE. — Chef de bataillon Bonaparte.

SALICETI. — Saliceti, votre compatriote.

Les trois civils se lèvent à tour de rôle pour se présenter.

Les trois généraux s'en abstiennent.

ROBESPIERRE LE JEUNE. — Robespierre le Jeune.

GASPARIN. — Gasparin. Tous trois Représentants du Peuple.

LE GÉNÉRAL CARTEAUX. — Général Carteaux.

LE GÉNÉRAL DUTEIL. — Général Duteil.

LE GÉNÉRAL DUGOMMIER. — Général Dugommier.

Sur un signe de Saliceti, tous s'asseyent.

SALICETI. — Vous n'êtes pas sans savoir dans quelle situation difficile nous nous trouvons. Or, nous avons reçu de Paris des instructions qui vous concernent. Avez-vous une idée, une opinion — vous, artilleur ?

BONAPARTE. — J'ai même un plan.

LE GÉNÉRAL CARTEAUX. — Déjà ?

BONAPARTE. — Ne tenant compte d'aucune considération — j'estime qu'il faut placer cette nuit même une batterie sur la hauteur de la Garenne...

LE GÉNÉRAL CARTEAUX. — Singulière idée.

BONAPARTE. — Je ne la crois pas mauvaise, ayant pour objectif la prise du fort de Malgrave — et celle du fort de l'Éguillette.

LE GÉNÉRAL CARTEAUX. — Oh ! oh ! Jeune homme, vous allez bien vite en besogne.

BONAPARTE. — Il ne m'apparaît pas qu'il y ait du temps à perdre. Il faut que, avant six semaines, j'aie ici plus de cent canons...

Le général Carteaux veut parler. Bonaparte, froidement, éclate :

Ah ! Et puis, il faut me laisser faire !... Vous êtes peintre, mon Général — faites des natures mortes — et, je vous en conjure, laissez-moi travailler.

LE GÉNÉRAL CARTEAUX. — Vous vous êtes déjà battu ?

BONAPARTE. — Non. Pas encore. Mais je sais qu'il n'y a de victoire possible sans unité de commandement.

Tous lui tendent la main.

SALICETI. — Nous vous donnons le commandement.

LE GÉNÉRAL DUTEIL. — Soyez heureux.

LE GÉNÉRAL DUGOMMIER. — Vous aurez vos canons.

GASPARIN. — Et, déjà, vous avez notre confiance.

ROBESPIERRE LE JEUNE. — Mon frère, Robespierre, saura demain quel homme vous êtes.

LE GÉNÉRAL CARTEAUX. — Je vous invite à dîner ce soir, jeune homme — il y aura de la cervelle !

Il rit seul de sa plaisanterie.

Le siège de Toulon.

Instants dramatiques et fameux qui résument ici l'action de Bonaparte — où s'est manifesté pour la première fois son génie militaire.

En auront été les témoins : Barras, venu de Paris tout exprès, Saliceti, Gasparin, les généraux Carteaux, Duteil et Dugommier — et une demi-douzaine d'officiers freluquets.

En auront été les acteurs principaux, auprès de Bonaparte : son frère Joseph, Bourrienne — et Junot.

LA VOIX DE BOURRIENNE. — Tant de volonté froide et tant de précision tenaient du miracle...

C'était d'un côté l'égoïsme imbécile d'un homme qui ne veut pas risquer sa position...

D'autre part c'étaient ceux qui commençaient peut-être à comprendre... C'était, en face de la jeunesse ardente, la vieillesse sans l'expérience... C'était la vanité en face de l'orgueil...

Et c'était la routine...

En face du Génie !

Junot est en train d'écrire. Un boulet éclate auprès de lui. Il est saupoudré de terre — la feuille de papier sur laquelle il écrivait l'est aussi.

JUNOT. — Comme ça, je n'aurai pas besoin de sable pour ma lettre !

BONAPARTE. — J'aimerais savoir quel est ton nom.

JUNOT. — Junot — pour vous servir.

BONAPARTE. — C'est pour cela justement que je te le demandais.

BARRAS. — J'ai bien fait de venir.

Un soldat, à Bonaparte. — Mais vous êtes blessé à la jambe ?

BONAPARTE. — Ne te laisse pas distraire.

BARRAS. — Qu'est-ce que c'est que ces cris ?

JOSEPH BONAPARTE, survenant. — C'est un Général anglais qu'on vient de faire prisonnier — et ils commencent à plier bagages !

BARRAS, allant à Bonaparte. — Je vous fais Général de brigade à titre provisoire — et dans le même instant à titre définitif.

JUNOT. — Ça y est, les Anglais s'en vont !

TOUS. — Adieu les Anglais ! Adieu les Anglais !... Et vive Bonaparte !

JOSEPH. — Tu es heureux ?

BONAPARTE. — Dame ! Je viens de naître !

Chez Talleyrand.

BOURRIENNE. — Mais sa joie sera de courte durée... La chute et l'exécution de Robespierre le mettent en fâcheuse posture — et le 5 juillet 94...

Devant l'hôtel meublé où Bonaparte habite dans un faubourg de Nice.

Une voiture est là avec Saliceti, Laporte, le général Dumerbion — et me quarantaine de soldats en armes.

Il y a aussi quelques curieux.

Bonaparte paraît sur le seuil de la porte. Il est surpris. Son frère Joseph et Junot l'accompagnent.

LE GÉNÉRAL DUMERBION. — Général Bonaparte, l'exécution de Robespierre devait avoir des conséquences que, personnellement, je déplore. Mais les ordres que nous recevons de Paris sont formels. Ceux qui se sont compromis en fréquentant le frère cadet de Robespierre doivent être suspendus de leurs fonctions et incarcérés. Pour ces raisons, Napoléon Bonaparte, je vous mets en état d'arrestation.

Dans la cellule de Bonaparte, au Fort Carré d'Antibes.

Il est là, seul, rêveur. On l'appelle de l'extérieur. Bonaparte bondit à la fenêtre grillée.

LA VOIX DE JUNOT. — Ohé !

À l'extérieur de la prison du Fort Carré.

La tête de Bonaparte apparaît entre les barreaux.

BONAPARTE. — Junot !

JUNOT. — Oui — écoute bien. Quand tu entendras sonner minuit, cette nuit-ci, ne t'étonne de rien. J'ai pris toutes mes dispositions pour te faire évader...

BONAPARTE. — Non, n'en fais rien, je t'en conjure. Il me suffit d'être innocent pour supporter cette injustice. Donc, ne fais rien, vraiment — tu me compromettais.

Une voiture découverte dans laquelle se trouvent Joseph et Bonaparte — et qui passe sur une route ensoleillée.

LA VOIX DE BOURRIENNE. — Quatorze jours plus tard il était libéré — et Joseph en se mariant avait en somme profité de ce que son frère était en prison pour aliéner sa liberté.

Une belle propriété aux environs de Marseille — celle de la famille Clary.

Grille d'entrée, joli jardin, maison cossue — et deux jeunes filles dont l'une est peut-être encore plus jolie que l'autre.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Or, vivait à l'époque, aux environs de Marseille, une famille aisée dont les trois principaux personnages étaient la mère et les deux filles.

L'une d'elles, Julie, était donc devenue la femme de Joseph.

Invité par son frère à se rendre chez elles, accueilli par ces dames — et fort bien accueilli — Bonaparte aussitôt devient amoureux fou de sa jeune belle-sœur — de Désirée Clary, au destin fabuleux...

Et durant quelques jours, le soir au clair de lune, il lui déclare son amour — à sa façon — fort cavalière.

Dans une allée — au clair de lune.

BONAPARTE. — Vous êtes vierge ?

DÉSIRÉE. — Oui.

Dans une allée — au clair de lune.

BONAPARTE. — Et vous ne seriez pas rebutée par le fait que j'ai été mis en prison ?

DÉSIRÉE. — Oh ! Non — même au contraire. Nous sommes en train de vivre une de ces époques où, finalement, cela semblera un peu louche de n'avoir été arrêté — ni par ceux-ci — ni par ceux-là...

Dans une allée — au clair de lune.

Bonaparte embrasse Désirée sur les lèvres.

DÉSIRÉE. — Vous m'avez demandé hier si j'étais vierge encore...

BONAPARTE. — Oui...

DÉSIRÉE. — J'ai l'impression de l'être moins.

Dans une allée encore — un soir, au clair de lune.

BONAPARTE. — Je dois partir demain — mais je ne partirai pas sans vous avoir juré de vous aimer éternellement.

DÉSIRÉE. — Je jure de vous aimer éternellement.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Et ce serment d'amour devait avoir d'imprévisibles conséquences : il jeta Désirée dans les bras de Bernadotte et elle devint Reine de Suède.

À Paris, dans sa modeste chambre à l'hôtel des Patriotes Hollandais.

Bonaparte en entrant jette sa valise sur son lit, retire son chapeau et s'apprête à retirer ses bottes.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Il se devait, en effet, de rentrer à Paris pour remercier Barras de l'avoir fait libérer.

On frappe.

BONAPARTE. — Entrez.

Paraît une estafette.

L'ESTAFETTE. — Le Général Bonaparte ?

BONAPARTE. — C'est moi.

L'ESTAFETTE. — C'est la troisième fois que je me présente ici depuis mercredi soir. Il fallait que la lettre vous fût remise en mains propres.

L'estafette salue et se retire et Bonaparte décachette le pli qui vient de lui être remis.

LA VOIX DE TALLEYRAND. —... Signée Barras — qui l'invitait à se rendre chez lui sans faute, au reçu de ce mot.

Chez Barras.

Dans cette ravissante demeure qui comporte au rez-de-chaussée un vestibule, une grande salle à manger, un grand salon, deux petits salons, l'un à gauche, l'autre à droite, un salon ovale dont les portes-fenêtres s'ouvrent sur un délicieux jardin.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Or, ce soir-là, Barras donnait une soirée — une de ces soirées fameuses, trop fameuses...

Parmi les invités, se remarquent une trentaine de jolies femmes abusant de la mode... Nous sommes là dans le vestibule et Bonaparte vient de paraître.

Dans le salon ovale.

BARRAS. — Arrêtez-vous tous de parler — et vous, orchestre, taisez-vous — car je voudrais qu'on applaudisse, qu'on acclame le vainqueur de Toulon, ce Général de vingt-six ans qui n'est autre que Bonaparte !

TOUS. — Vive Bonaparte !

BARRAS. — Mais faut-il dire « Buonaparte » ou « Bonaparte » ?

BONAPARTE. — Il faut dire « Bonaparte ».

MM^E TALLIEN. — Dame, il faut bien changer un peu, lorsque tout change !

Plusieurs personnes, hommes et femmes, viennent lui serrer les mains. Ses frères, Joseph et Lucien, sont du nombre.

LUCIEN. — Tu reconnais ton frère Lucien ?

BONAPARTE. — Au point de l'embrasser.

BARRAS. — M^{me} Tallien voudrait vous connaître.

MM^E TALLIEN. — Et je voudrais vous dire mon admiration.

JOSEPH. — M^{me} Hamelin voudrait te faire ses compliments.

M^{me} Tallien parle à l'oreille de Barras.

MM^E TALLIEN, à Barras. — Il faut lui offrir un uniforme — et qu'il se fasse tailler les cheveux.

Bonaparte a pris Joseph par le bras. Ils font quelques pas ensemble.

BONAPARTE. — Est-ce que tu as des nouvelles de Désirée ?

JOSEPH. — Non — et je n'en ai pas non plus de ma femme.

BONAPARTE. — Oui, mais ta femme, c'est ta femme — tandis que Désirée et moi nous sommes fiancés, et nous nous étions juré de nous écrire tous les jours.

UNE VOIX DE FEMME. — Oui. Oh ! Mais ça, les serments !

Bonaparte s'est penché vers le salon voisin — et il se trouve nez à nez avec Joséphine de Beauharnais.

BONAPARTE. — Qui est-ce ?

JOSEPH. — C'est Joséphine de Beauharnais — l'une des maîtresses intermittentes de Barras.

BONAPARTE. — C'est cette femme qui vient de dire cela ?

JOSEPH. — Je le pense.

BONAPARTE. — Présente-moi.

Dans le petit salon de gauche où Joséphine, allongée sur une méridienne, cause avec deux jolies femmes : M^{lle} Perceval et M^{me} Luthier.

Paraissent alors Joseph et Napoléon Bonaparte.

JOSEPH. — Permettez-moi de vous présenter mon frère, le Général Napoléon Bonaparte.

Dans le salon ovale.

BARRAS. — Où est-il ?

MM^E HAMELIN. — Il cause avec M^{me} de Beauharnais.

MM^E TALLIEN. — Il va vous en débarrasser.

BARRAS. — Il a le droit d'aller de victoire en victoire.

Dans le petit salon de gauche.

JOSÉPHINE, à Bonaparte. — Et vous n'aviez rien à me dire ?

BONAPARTE. — Non.

Barras survient — et, parlant de Bonaparte :

BARRAS. — Vous me le prêtez ?

JOSÉPHINE. — Oui, mais rendez-le-moi !

BARRAS. — Je vous le jure.

Joseph déjà s'est esquivé — et Barras et Bonaparte s'éloignent.

JOSÉPHINE, comme à elle-même. — C'est le petit chat botté.

Bonaparte se retourne et il est mécontent de ce qu'il vient d'entendre.

JOSÉPHINE, aux deux dames. — Je crois qu'il a entendu.

M^{LLE} PERCEVAL. — Vous venez de vous faire un ennemi.

JOSÉPHINE. — Ou bien peut-être un amoureux.

Dans la salle à manger — devenue le buffet. Cent personnes y mangent des gâteaux, y boivent du champagne et s'y amusent autant qu'elles le peuvent.

GARAT. — Mais, Mesdames, c'est incroyable !

MM^E LAMBELLE. — Pourquoi dites-vous que c'est « incroyable » ?

GARAT. — Mais pace que je le cois.

M. DE CHOUX. — Il ne prononce pas les r !

GARAT. — Je ne le peux pas, Monsieur.

MM^E VALBREY. — Mais, ma chère, c'est « incroyable » !

GARAT. — C'est un défaut de pononciation !

MM^E D'ORMOY. — Il a de si beaux yeux que, nous-mêmes, on ne va plus les pononcer non plus !

MM^E VALBREY. — Ce sea méveilleux !

M. GITHAN. — Et tandis que ces dames seont des « méveilleuses » — nous seons, nous, des « incroyables » !

GARAT. — Mais ce défaut que j'ai, figuez-vous que je m'en guéi dès que je chante !

MM^E LAMBELLE. — Venez vite chanter !

MM^E D'ORMOY. — Laissez passer les « incroyables »...

M. DE CHOUX. — Avec les « méveilleuses » !

Barras et Bonaparte vont entrer dans le petit salon qui se trouve à droite. Un laquais est à la porte et Barras s'adresse à lui.

BARRAS. — Faites savoir au citoyen Sieyès, à M. de Boissy d'Anglas et au Général Duteil que nous sommes dans le petit salon, le Général Bonaparte et moi.

Dans le petit salon.

BARRAS. — Est-ce que vous savez que tout ne va pas bien ?

BONAPARTE. — Je suis en train de m'en rendre compte.

BARRAS. — Et ce que vous voyez en est la conséquence. Lorsqu'on fait jouer les orchestres à tue-tête — c'est un peu comme si l'on se bouchait les oreilles. Nous assistons peut-être à la fin d'un monde — car, enfin, il n'est pas normal que des femmes, qui ne sont d'ailleurs pas des catins de métier, portent des robes ainsi fendues jusqu'à la taille.

Dans le grand salon devenu pour un soir le salon de musique et Garat va chanter.

Les dames sont pâmées déjà — Martini est au clavecin et Garat attaque « Plaisir d'amour ».

Dans le petit salon de droite viennent d'entrer Sieyès, le Général Duteil et M. de Boissy d'Anglas.

BARRAS. — Voilà notre homme.

SIEYÈS. — Il est bien jeune.

LE GÉNÉRAL DUTEIL. — Non — il est jeune.

BARRAS. — Et, à Toulon, précisément, nous l'avons vu à l'œuvre.

SIEYÈS. — Et il accepte ?

BARRAS. — Non, il hésite.

LE GÉNÉRAL DUTEIL. — On vous donne cinq mille hommes...

BARRAS. — Et autant de canons que vous le voudrez — pour disperser dix-huit ou vingt mille insurgés.

BONAPARTE. — Si c'était seulement pour les disperser !

SIEYÈS. — Ils nous font courir à tous le même risque, vous savez.

BONAPARTE. — Ce ne sont que des royalistes ?

BARRAS. — Ils sont vingt mille — et, fatalement, c'est mélangé !

BONAPARTE. — Ça va être horrible.

BOISSY D'ANGLAS. — Pourquoi ?

BONAPARTE. — Parce que je préfère m'imaginer qu'ils sont braves.

La voix ravissante de Garat parvient à leurs oreilles sitôt qu'ils cessent de parler.

BARRAS. — Vous ai-je dit que vous étiez promu Général en chef de l'Armée d'Italie ?

BONAPARTE. — Non — pas encore. Je vous en remercie.

LA VOIX DE GARAT... « Plaisir d'amour ne dure qu'un moment... »

BONAPARTE. — Est-ce que vous pourriez me donner Murat ?

BARRAS. — Qui vous voudrez.

Dans le salon ovale.

LUCIEN. — Je n'aime pas beaucoup qu'il cause avec Barras. Il est aussi dangereux que Robespierre, celui-là.

JOSEPH. — Oui — l'autre était « L'Incorruptible »...

LUCIEN. — Tandis que Barras, c'est le corrupteur.

Dans le petit salon de droite.

SIEYÈS. — Il faudra vous poster devant l'église Saint-Roch. C'est l'endroit le meilleur.

BARRAS. — Et croyez-en l'abbé Sieyès.

Dans le salon de musique, Garat chante « Chagrin d'amour dure toute la vie... ».

BONAPARTE. — Comptez sur moi.

Dans le salon ovale.

BONAPARTE. — Permettez-moi de me retirer.

BARRAS. — Je vous le conseille.

BONAPARTE. — J'ai l'impression que je fais tache ici.

BARRAS. — J'ai plutôt l'impression du contraire.

BONAPARTE. — Talleyrand — c'est important ?

BARRAS. — Très. C'est un homme qui donnerait du parfum au fumier.

Barras s'éloigne et Bonaparte s'en va, mais, observant que personne ne le regarde, il revient sur ses pas et se dirige vers le petit salon de gauche.

Bonaparte entre, s'approche de Joséphine, et la regarde dans les yeux fixement.

Son regard est à ce point significatif que les dames qui se trouvent auprès de Joséphine disparaissent comme par enchantement.

BONAPARTE. — Je ne dirai bonsoir qu'à vous.

JOSÉPHINE. — Et vous faites fuir tout le monde.

BONAPARTE. — Je voulais que vous soyez seule à me voir vous regarder. Bonsoir.

Il la regarde longtemps — puis, soudainement, il part.

Traversant le salon ovale, Bonaparte rencontre Joseph et le prend par le bras.

BONAPARTE. — Je te préviens que si je n'ai pas demain une lettre de Désirée, je considérerai comme rompue la promesse que nous nous sommes faite.

Faubourg Saint-Honoré, devant l'église Saint-Roch.

L'instant tragique et bref où Bonaparte fait mitrailler les « insurgés ».

La fumée des canons cache fort heureusement les deux tiers de la scène.

Dans le salon, rue Chantereine, la porte s'ouvre et Gonthier, le serviteur, fait entrer Bonaparte.

GONTHIER. — Madame attend M. le Général ?

BONAPARTE. — Du tout.

GONTHIER. — Et... qui dois-je annoncer ?

BONAPARTE. — Le chat botté.

GONTHIER. — Bien, mon Général.

Et comme il a répondu sans sourire, Gonthier perd toute contenance — et il se retire.

Resté seul, Bonaparte regarde chaque meuble, chaque chose avec grand intérêt.

Des pas — des pas légers — et Joséphine paraît.

Elle est émue et vite elle vient à lui la main tendue.

JOSÉPHINE. — Pourquoi « le chat botté » ?

BONAPARTE. — Parce que vous l'avez dit.

JOSÉPHINE. — Non, je l'ai répété. En tout cas, c'est un nom qui ne vous va plus bien — aujourd'hui.

BONAPARTE. — Quel est celui qui m'irait bien ?

JOSÉPHINE. —...

BONAPARTE. — Vous n'osez pas ?

JOSÉPHINE. — Non.

BONAPARTE. — Je vous fais peur ?

JOSÉPHINE. — Oui — aussi.

BONAPARTE. — Baptisez-moi quand même.

JOSÉPHINE. — Je le peux ?

BONAPARTE. — Je le veux.

JOSÉPHINE. — Le Général Vendémiaire.

BONAPARTE. — Je me vengerai.

JOSÉPHINE. — J'en suis sûre.

Elle lui fait signe de s'asseoir.

Et vous cherchez comment.

BONAPARTE. — Non — j'ai trouvé déjà. Vous êtes martiniquaise ?

JOSÉPHINE. — Oui.

BONAPARTE. — Vous êtes née « de » La Pagerie — vous vous êtes mariée à seize ans avec le Général de Beauharnais, guillotiné sous la Terreur — et qui vous a fait deux enfants. Vous les aimez ?

JOSÉPHINE. — Je les adore.

BONAPARTE. — Est-ce que vous savez qu'hier, après cette tuerie...

JOSÉPHINE. — !

BONAPARTE. — Boucherie, si vous voulez. Est-ce que vous savez qu'hier l'ordre a été donné aux habitants de Paris de venir déposer ce matin leurs armes à l'Hôtel de Ville ?

JOSÉPHINE. — On me l'a dit.

BONAPARTE. — Est-ce que votre fils est là ?

JOSÉPHINE. — Oui...

BONAPARTE. — Voulez-vous le prier de venir ?

JOSÉPHINE. — Certes.

Elle se lève, va à la porte, et appelle.

Eugène !

BONAPARTE. — Ne soyez pas inquiète.

La porte s'ouvre et paraît une négresse.

LA SERVANTE. — Il vient tout de suite.

JOSÉPHINE. — Merci, Blanche.

La servante s'est retirée.

BONAPARTE. — Elle est sympathique, votre vieille négresse.

JOSÉPHINE. — Je l'aime beaucoup depuis qu'elle m'a prédit que je serai Reine de France.

BONAPARTE. — Il n'y a pas de quoi rire.

Entre Eugène, c'est un garçon de quatorze ans.

JOSÉPHINE. — Le Général Bonaparte voudrait te dire un mot.

BONAPARTE. — Eugène de Beauharnais...

Il détache l'épée qu'il porte à son côté et il la tend à l'enfant.

Je remets entre vos mains l'épée de votre père.

EUGÈNE. — Oh !...

JOSÉPHINE. — Merci.

Sur un signe de sa mère, l'enfant se retire après avoir tendu sa main à Bonaparte.

BONAPARTE. — Et si je vous disais que ce qui s'est passé hier à Saint-Roch, c'est pour vous rapporter cette épée que je l'ai fait — vous me croiriez ?

JOSÉPHINE. — Non.

BONAPARTE. — Et vous auriez raison. Et si je vous disais que c'est un peu à cause de vous que j'ai fait cela, vous me croiriez ?

Elle fait signe encore que non.

Oui, eh bien, là, vous auriez peut-être tort.

JOSÉPHINE. — ?

BONAPARTE. — J'en avais assez de vous voir sourire avec pitié, en me regardant. Je préfère vous faire peur. Une question encore — la dernière. Quel est votre âge ?

JOSÉPHINE. — Oh !...

BONAPARTE. — Quoi ? Si c'est pour vous épouser.

JOSÉPHINE. — J'ai trente-deux ans.

BONAPARTE. — Et moi vingt-six. À la Mairie tu en auras six de moins — et moi trois de plus !... Et nous finirons bien par nous rencontrer !... Dieu, que tu me plais... que tu es jolie — et que je t'aime !

Il a ouvert la porte, a disparu, l'a fait claquer puis il l'a rouverte et maintenant Joséphine est dans ses bras et ses lèvres sont sur les siennes.

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Et le 9 mars, il l'épousait — en cinq minutes...

À la Mairie.

Au moment où le maire, debout, les marie.

Quand Bonaparte offre une bague à Joséphine — et qu'il signe avec elle le registre des mariages :

LA VOIX DE TALLEYRAND. —... s'étant déclarés tous les deux du même âge et, lui, se prétendant « né à Paris » — ce qui resta toujours sans explication.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Quarante-huit heures plus tard, ayant quitté sa femme... ayant quitté la France...

Longeant le lac de Côme, Bonaparte à la tête de son armée.

... Il allait vers la gloire qui l'attendait au Pont d'Arcole.

Arcole. Illustration mouvante d'un célèbre tableau qui représente Bonaparte vainqueur au Pont d'Arcole.

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — À son retour d'Italie j'ai voulu être le premier à l'accueillir, et je puis dire que la réception fut digne des victoires qu'il venait de remporter. J'avais groupé chez moi tout ce que Paris comportait à l'époque d'intelligence... et de beauté...

LA VOIX DE TALLEYRAND. — À un moment, je l'ai prié de bien vouloir s'isoler avec moi — car j'avais deux mots à lui dire — d'une certaine importance — et je préférais n'être entendu que de lui seul. Et je le revois, lui, m'attendant — là, dans ce coin...

Or, ayant dit cela, évoquant le passé, voilà que tout à coup seul Bonaparte est visible à l'autre bout du salon.

Et je me vois le rejoignant.

TALLEYRAND. — Vingt batailles gagnées vont bien à la jeunesse, à un beau regard et à une sorte d'épuisement — et je ne vous regarde pas sans une grande émotion, car vous allez séduire la France — avant que de la gouverner.

Il lui a fait signe de s'asseoir et les voilà tous les deux face à face.

TALLEYRAND. — Et quels sont vos projets immédiats ?

BONAPARTE. — Je vous écoute.

TALLEYRAND. — Eh bien, alors — allez-vous-en. Votre position à l'heure actuelle est bien plus grande encore que vous ne le pensez — elle va donc fatalement vous créer des ennemis. Or, vous ne pouvez pas encore les abattre — car le fruit n'est pas mûr, encore qu'il soit pourri déjà. La France est rongée par un ver. Ce ver n'est ni Barras ni Sieyès — il a pour nom : la peur. Revenez dans un an. Donnez-moi votre confiance — vous voyez à quel point je vous donne la mienne — et ne me trahissez pas... Que je prenne à votre égard le même engagement ? Soit. Je m'engage à ne jamais vous trahir — sans vous en avoir avisé la veille.

BONAPARTE. — Alors, que dois-je faire ?

TALLEYRAND. — Fuyez l'Europe — et allez donc voir en Égypte si par hasard les Anglais n'y seraient pas. Et puisque vous haïssez l'Angleterre...

BONAPARTE. — Ce n'est pas exact et je serais navré si j'apprenais en me levant, un beau matin, que l'Angleterre n'existe plus.

TALLEYRAND. — Vous avez tout de même dit « un beau matin » !

Sur le pont de l'« Orient » qui conduit Bonaparte en Égypte. Des matelots, des soldats qui passent, ou qui bavardent — et à une table à jeux Bonaparte, Murat, Junot, Kléber, Berthier et Desaix — et Bourrienne n'est pas loin d'eux.

Murat parle à l'oreille de Kléber.

BONAPARTE. — Murat, qu'est-ce que vous venez de dire à l'oreille de Kléber ?

MURAT. — Ce que Berthier venait de me dire à l'oreille.

BONAPARTE. — Je voudrais bien savoir ce que vous lui avez dit.

MURAT. — Il me parlait d'un geste que Junot venait de faire.

BONAPARTE. — J'ai à vous dire, Messieurs, la chose la plus incroyable du monde : vous n'êtes pas courageux. Quel geste a fait Junot — qu'est-ce qu'a dit Berthier à l'oreille de Murat — qu'est-ce qu'a dit Murat à l'oreille de Kléber ?

MURAT. — Que vous trichiez, mon Général.

BONAPARTE. — Croyez-vous que je sois seul à ne pas m'en rendre compte ?... Et qu'est-ce que cela peut bien vous faire, puisque, à la fin de la partie, je vous rendrai loyalement tout ce que je vous aurai gagné ?

MURAT. — Est-ce indiscret de vous demander, Général, pourquoi vous trichez ?

BONAPARTE. — Parce que j'ai toujours détesté le hasard.

Dans la tente de Bonaparte au Caire.

Deux larges ouvertures, l'une pratiquée à gauche, l'autre à droite, permettent de voir à perte de vue, à droite, le désert avec, au premier plan, des soldats au repos et des chameaux couchés — à gauche, au loin, les Pyramides.

La tente est décorée avec goût — et elle est vaste et confortable.

Bonaparte est planté sur le seuil de sa tente à l'instant où Murat, jeune, invincible et beau, passe à la tête de ses cavaliers, sabre au clair — poursuivant un millier de Mameluks au galop.

BONAPARTE. — Massacre-les, Murat !

Il se retourne.

Comme s'il avait besoin d'un conseil !... On aimerait pouvoir tout faire pour un homme d'un tel courage !... J'ai d'ailleurs l'intention de tout faire pour lui.

Une estafette se présente et remet à Bonaparte un pli que celui-ci décachette aussitôt et qu'il lit.

Oui — mais qu'on s'occupe aussi du fourrage. Merci.

Il signe la lettre — et il la rend à l'estafette qui salue et se retire.

Puis il se retourne vers Junot et Bourrienne.

Avez-vous des nouvelles des vôtres ?

JUNOT. — Oui, quelquefois.

BONAPARTE. — Je vous envie !... On ne vous parle pas de M^{me} Bonaparte ?

JUNOT. — On m'en dit quelques mots — qui n'ont pas d'intérêt d'ailleurs.

Un officier d'ordonnance paraît et annonce :

L'OFFICIER. — Le Général Murat.

Bonaparte se lève d'un bond.

Murat paraît dans un débraillé magnifique, émouvant.

BONAPARTE. — Triomphateur de la journée — que je t'embrasse !

MURAT. — Si la bataille a été rude — comme je suis récompensé !

BONAPARTE. — Tu n'as pas ton pareil, Murat, pour le courage — et tu viens de nous rendre un immense service !

MURAT. — Mais non, mais non — et c'est vous seulement qui êtes un homme de génie.

Bonaparte le prend par le bras et le fait asseoir auprès de lui.

Bourrienne cause à l'écart avec Junot.

BOURRIENNE. — N'allez pas lui parler des frasques de sa femme...

JUNOT. — Pourquoi ?

BOURRIENNE. — Comment « pourquoi » ?

JUNOT. — Est-ce qu'il se gêne, lui, avec la petite M^{me} Fourès, qui aime tant s'habiller en homme — sa Bellilote, comme il l'appelle ?

BOURRIENNE. — Oui, mais ça, c'est tout autre chose !

BONAPARTE. — Tes enfants seront fiers de s'appeler Murat !

Qu'est-ce que tu aimerais... qui te ferait plaisir... ou comblerait tes vœux ?

MURAT. — Ah ! Ne me dites justement pas ça, mon Dieu !

BONAPARTE. — Demande-moi ce que tu veux.

MURAT. — Je voudrais me marier.

BONAPARTE. — Avec M^{me} Bastit ?

MURAT. — Ah ! Non, celle-là... fini — adieu !... C'en est une autre... que j'adore !

BONAPARTE. — Et tu vas me charger de demander sa main ?

MURAT. — Non — de me l'accorder.

BONAPARTE. — De te l'accorder, moi !

MURAT. — C'est M^{me} Caroline !

BONAPARTE. — Quoi ! — ma sœur ?

MURAT. — Oui — j'en suis fou !

BONAPARTE. — Mais, mon ami... elle a seize ans !

MURAT. — Il ne m'apparaît pas que ce soit un obstacle.

BONAPARTE. — Caroline — M^{me} Murat !

MURAT. — Ne venez-vous pas de me dire que mes enfants seraient fiers de s'appeler Murat ? Ne me dites pas non ce soir.

BONAPARTE. — Mais... je ne vous dis pas non.

MURAT. — Non, mais vous me dites « vous ».

BONAPARTE. — C'est peut-être un pluriel.

Un officier d'ordonnance paraît.

L'OFFICIER D'ORDONNANCE. — Un envoyé du Cheik El-Bekri vous amène un cadeau, mon Général, et vous demande la permission d'entrer.

BONAPARTE. — Qu'il entre.

Paraissent alors une douzaine d'Arabes, groupe dont l'un d'eux se détache.

L'ENVOYÉ. — Grand Général en chef de l'Armée française d'Orient, tu as délivré notre pays du joug qui l'opprimait — et tous les musulmans béniront ta mémoire. En témoignage de gratitude, mon maître vénéré veut t'offrir ce qu'il y a de plus précieux sur terre — c'est-à-dire un homme fidèle — et le voici.

Ayant parlé, il pousse vers Bonaparte un homme de couleur qui se met à genoux.

L'envoyé du Cheik et ceux qui l'accompagnent saluent respectueusement Bonaparte et se retirent.

BONAPARTE. — Comment t'appelles-tu ?

LE MAMELUK. — Roustan.

BONAPARTE. — Relève-toi, Roustan — et reste à mes côtés.

Bonaparte fait quelques pas, puis se retourne vers Junot.

Dis-moi, Junot — je ne pense qu'à cela depuis tout à l'heure — dans les lettres que tu reçois de Paris, comment te parle-t-on de ma femme ?

JUNOT. — Vous m'embarrassez fort — et la question se pose pour moi de la façon suivante : faut-il ou ne faut-il pas lui dire la vérité ?

BONAPARTE. — Comme tu es maladroit ! Parce qu'on t'en dit du mal, tu t'imagines tout de suite que c'est la vérité !... Parle.

JUNOT. — Il paraît qu'elle vous trompe assez ouvertement — et, maladroit ou non, j'estime que mon devoir était de vous en informer — car je n'admets pas que la femme d'un aussi grand homme que vous le rende ridicule.

BONAPARTE. — Bourrienne !

JUNOT. — Si tout Paris n'en parlait pas, je ne me serais pas permis de m'en faire l'écho.

Bourrienne paraît.

BONAPARTE. — Est-ce qu'on cite un nom ?

JUNOT. — On n'en cite qu'un seul — c'est ce qui me semble grave.

BONAPARTE. — Barras, encore ?

JUNOT. — Non, c'est fini, Barras.

BONAPARTE. — Alors, qui ?

JUNOT. — Hippolyte Charles.

BONAPARTE. — Ce blondin que j'ai chassé de l'Armée d'Italie ? Allons, voyons, c'est impossible !

JUNOT. — Il habite à la Malmaison.

Bonaparte a un violent mouvement de colère qui le met nez à nez avec Bourrienne qu'il ne savait pas là.

BONAPARTE. — Je suis fort mécontent de vous, Bourrienne. Si vous m'étiez attaché, vous m'auriez informé de ce que je viens d'apprendre par Junot. Voilà un véritable ami.

BOURRIENNE. — Permettez-moi d'avoir une opinion contraire. À douze cents lieues de Paris, ce n'était pas urgent.

BONAPARTE. — Je n'ai nul besoin d'être auprès d'elle pour prendre une décision qui me concerne seul : je divorce aujourd'hui et vous en êtes les témoins. Et ma décision me brouille avec vous deux...

À Junot.

Avec toi pour m'avoir informé...

À Bourrienne.

Avec vous, Bourrienne, pour ne l'avoir pas fait...

Chez Talleyrand.

BOURRIENNE. — Le 22 août, il s'embarquait — n'emmenant pas M^{me} Fourès — et laissant là-bas son armée.

Et, à Fréjus, nous débarquions le 9 octobre.

Or, là, figurez-vous qu'il en apprit de belles !

L'endroit du port de Fréjus où deux ou trois cents personnes tendent les bras vers Bonaparte et ses compagnons débarqués à l'instant.

LA VOIX DE BOURRIENNE. — Ces gens ne lui parlaient pas de la campagne d'Égypte — pas plus qu'on ne lui demandait d'aller en Italie pour gagner des batailles ! Ce qui comptait pour eux et leur semblait urgent, c'était de renverser le Directoire et de sauver la France !

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Oui, en somme, Bonaparte précipitait son retour pour savoir si sa femme ne l'avait pas trompé — et il s'apercevait que la France lui était restée fidèle.

Une berline s'arrête dans la cour de l'hôtel de la rue Chantereine — et Bonaparte en descend.

Bourrienne l'accompagne.

Il fait nuit.

Bonaparte reculant de deux pas observe que la fenêtre de la chambre de Joséphine n'est pas éclairée.

Au bruit de la voiture, est accourue M^{me} Laetitia.

BONAPARTE, en italien. — Maman !

MM^E MÈRE, en italien. — Mon enfant bien-aimé !

BONAPARTE. — Ma femme n'est pas là ?

MM^E MÈRE. — Elle est allée au-devant de toi — par la mauvaise route. (En italien.) Mais, viens — tu vas avoir une surprise bien douce...

Il entre dans la maison.

Dans le salon, rue Chantreine.

Sont là, présents, ses sœurs Pauline et Elisa et son frère Lucien.

MM^E MÈRE. — Voici notre héros !

Ses sœurs et son frère se jettent à son cou.

LUCIEN. — Il faut que nous parlions, seul à seul, tout de suite.

BONAPARTE. — Un instant. Pourquoi Joséphine est-elle partie ainsi ?

PAULINE. — Parce que le bruit de ton retour s'est répandu très vite dans Paris — tu dois bien le penser...

LUCIEN. — Et sans doute a-t-elle désiré te voir... avant que tu ne nous aies rencontrés !

PAULINE. — Elle est en droit de supposer que tu n'ignores pas les calomnies dont elle a été l'objet pendant que tu étais en Égypte.

ÉLISA. — Elle est la femme la plus enviée de France, ne l'oublie pas.

LUCIEN. — Et sa légèreté naturelle... les imprudences qu'elle commet... et son passé même...

PAULINE. — Et son âge — et les dettes folles qu'elle a contractées en ton absence — tout cela lui est reproché...

MM^E MÈRE. — Trop sévèrement peut-être...

LUCIEN. — On n'admet pas que la femme du Général Bonaparte s'affiche effrontément avec un godelureau.

PAULINE. — On n'admet pas que l'on ridiculise un héros national.

LUCIEN. — Disons la chose plus crûment : on n'admet pas que tu l'admettes.

BONAPARTE. — Mais — qui vous dit que je l'admets ? Je n'admets rien. Je ne suis ni plus naïf ni plus faible qu'un autre.

À Lucien.

Mais ce que je n'aime pas beaucoup, c'est votre acharnement à son égard. Vous ne l'avez jamais aimée — jamais. Et sans doute me serais-je moins attaché à elle si vous l'aviez estimée davantage au début de notre liaison. J'aime qu'une famille soit unie — je n'aime pas qu'elle soit liguée. Bonsoir.

Il était près de la porte — il l'a ouverte et il est sorti, laissant les siens atterrés.

Le vestibule, rue Chantereine.

Bonaparte le traverse à grandes enjambées et il s'engage dans l'escalier.

Lucien, courant, le rejoint.

LUCIEN. — Est-ce que je peux te dire un mot ?

BONAPARTE. — Je t'en prie.

LUCIEN. — Te rends-tu compte de ce qui va vraisemblablement se passer dans vingt-quatre heures — quand on saura que tu es de retour ?

BONAPARTE. — Non.

LUCIEN. — Moi, qui suis au courant de tout, je peux te le dire. On va te donner carte blanche — et nous allons nous trouver maîtres de la situation.

BONAPARTE. — Qui « nous » ?

LUCIEN. — Toi et moi.

BONAPARTE. — Qu'est-ce que tu es donc à l'heure actuelle ?

LUCIEN. — Député — et demain je serai Président du Conseil des Cinq-Cents.

BONAPARTE. — À vingt-quatre ans !

LUCIEN. — Oui, mais Joseph en a trente et un, et je me suis servi de son acte de naissance pour faire établir mes papiers — comme tu l'avais fait toi-même, d'ailleurs. Or, écoute bien ce que je vais te dire — en principe — et en fait — tu ne dois rencontrer pour l'instant qu'un seul homme : Sieyès.

BONAPARTE. — Je ne verrai Sieyès qu'en présence de Talleyrand.

LUCIEN. — Tu n'as donc pas confiance en moi ?

BONAPARTE. — Pas encore.

Les deux frères se séparent.

Lucien s'en retourne vers le salon et Bonaparte continue de gravir l'escalier, en appelant :

Bourrienne !... Gonthier ! Blanche !

Dans la cour de l'hôtel.

Une berline s'arrête à l'endroit où tout à l'heure celle de Bonaparte s'était arrêtée.

En descendent Joseph et Louis Bonaparte.

Dans le salon, Lucien a repris sa place auprès de sa mère et de ses deux sœurs.

La porte s'ouvre. Paraissent Joseph et Louis.

JOSEPH. — Où est-il ?

TOUS. — Chut !

Dans la chambre à coucher de Bonaparte et de Joséphine.

Bourrienne est auprès de Bonaparte et, dans l'encadrement de la porte, se trouvent Gonthier et Blanche.

BONAPARTE. — Toutes les affaires de Madame qui sont ici : ses robes, ses manteaux, ses souliers, ses chapeaux et son linge, tout cela, mettez-le dans des malles ou bien dans des valises — déposez-les chez le portier — et qu'il ait pour consigne de ne pas laisser entrer M^{me} Bonaparte, si celle-ci avait l'audace ou l'inconscience de se présenter ici.

Gonthier et Blanche voudraient intercéder pour elle.

Non — rien, pas un seul mot, c'est inutile. Allez.

Les deux serviteurs se retirent, les larmes aux yeux.

Plutôt que de la revoir, j'aimerais mieux m'arracher le cœur et le jeter au feu !... Ai-je raison ?

BOURRIENNE. — Non.

BONAPARTE — Non ?

BOURRIENNE. — Non.

Ils entendent alors le bruit d'une berline qui s'arrête dans la cour. Bourrienne se précipite à la fenêtre et il en écarte, aussi peu que possible, le volet.

Dans la cour de l'hôtel.

De la berline qui vient de s'arrêter descend Joséphine à pas pressés.

Dans la chambre.

BONAPARTE. — C'est elle ?

BOURRIENNE. — Oui. Et en ce moment, elle parle avec le portier.

Bonaparte pousse le verrou de la porte.

BONAPARTE. — Vous n'iriez tout de même pas jusqu'à me conseiller d'être indulgent à son égard ?

BOURRIENNE. — Je ne me le permettrais pas, mais que, à l'heure présente, vous puissiez consacrer ne fût-ce qu'une minute à des problèmes conjugaux — j'ai de la peine à le comprendre.

Le vestibule.

Joséphine le traverse et s'apprête à monter l'escalier, mais Blanche et Gonthier, bras en croix, s'y opposent et lui transmettent à voix basse l'ordre formel de Bonaparte.

Elle les supplie de la laisser passer.

Alors, apitoyés et hypocrites, ils lui tournent le dos de manière à ne plus lui barrer la route.

Joséphine a repris sa course et la voilà bientôt à la porte de leur chambre.

Dans la chambre, Bonaparte et Bourrienne tendent l'oreille vers la porte à laquelle frappe Joséphine.

BONAPARTE. — Chut !

Dans le couloir.

JOSÉPHINE, frappant à cette porte. — Je te supplie de me laisser entrer — une minute ! — et tu vas tout comprendre...

Dans la chambre.

Bonaparte tend la main à Bourrienne et le bonsoir qu'ils se disent n'est pas perceptible, et Bourrienne se retire par une autre porte.

Dans le couloir.

Joséphine sanglote.

JOSÉPHINE. — Je t'en supplie, ouvre-moi !...

Dans le vestibule, sur les premières marches de l'escalier.

Pauline et Joseph, le nez en l'air, écoutent.

PAULINE. — Il ne lui répond pas.

LA VOIX DE JOSÉPHINE. — Aie pitié de moi !... Ouvre-moi, mon aimé...

JOSEPH. — Quelle volonté il a !

PAULINE. — Oui, c'est affreux.

Pauline entraîne Joseph vers le salon.

Dans la chambre.

Bonaparte a maintenant l'oreille collée à la porte et, tandis qu'elle sanglote de son côté, il sanglote du sien.

Dans le vestibule.

Lucien traverse et va sortir en compagnie de Louis et d'Élisa.

LUCIEN. — La meilleure façon de les faire divorcer tout de suite... je vais vous la dire...

Dans la chambre.

Bonaparte ouvre le verrou — puis il ouvre la porte et Joséphine et lui se trouvent face à face.

Elle n'ose ni ouvrir la bouche ni faire un pas.

BONAPARTE. — À quel chiffre s'élèvent les dettes que vous avez contractées en mon absence ?

JOSÉPHINE. — Je...

BONAPARTE. — Répondez.

JOSÉPHINE. — Peut-être un million...

À l'extérieur de l'hôtel, dans la cour.

Au premier étage, Blanche ouvre les volets de la chambre à coucher de Bonaparte.

Dans la chambre.

Blanche, ayant ouvert les volets, referme à présent la fenêtre.

La porte s'ouvre et Gonthier annonce :

GONTHIER. — M. de Bourrienne.

BONAPARTE. — Bonjour, Bourrienne.

On voit Bourrienne qui va jusqu'à la main tendue de Bonaparte qui est couché.

Il voit alors que Joséphine est couchée auprès de Bonaparte et il en reste bouche bée.

BOURRIENNE. — Je vous salue, mon Gén...

BONAPARTE. — Oui, Bourrienne — c'est ainsi.

JOSÉPHINE. — Bonjour, Monsieur de Bourrienne.

BOURRIENNE. — Je vous salue, Madame.

BONAPARTE. — Aux nouvelles.

BOURRIENNE. — Il n'est que question dans Paris que de votre retour — et le peuple s'attend à une révolution.

BONAPARTE. — Il ne faut pas le décevoir — mais il est important que le spectacle lui en soit épargné — afin que, placé devant le fait accompli, son rôle se limite à des acclamations.

Entre-temps il a sonné.

Roustan paraît.

BONAPARTE. — Ma robe de chambre et mes babouches.

ROUSTAN. — Bien, mon Général.

Roustan se retire.

BONAPARTE. — Mon intention est de ne pas mettre les pieds hors de chez moi... de n'accepter aucune invitation... aucune souper... rien — et de ne paraître à aucune représentation théâtrale — jusqu'à nouvel ordre...

Roustan revient avec la robe de chambre et les babouches.

Bonaparte aussitôt se lève, revêt sa robe de chambre et met ses babouches.

BOURRIENNE. — Tout le monde sait maintenant que vous êtes rentré.

BONAPARTE. — Eh bien ! que tout le monde vienne — mais je veux qu'il soit dit que je n'aurai pas fait un pas vers eux.

Blanche dépose sur le lit le plateau à déjeuner de Joséphine. Puis elle va vers Bonaparte.

BLANCHE. — Est-ce que...

BONAPARTE. — Donnez-moi seulement une tasse de thé.

Il s'est assis à son bureau.

Je sais ce que je veux — ils ne le savent pas — et ils ne savent pas ce qu'ils veulent.

BOURRIENNE. — Comment le savez-vous ?

BONAPARTE. — Parce que je les connais. Donc, la tactique est la suivante : les obliger à m'imposer ce que j'ai décidé de faire.

Depuis, sa tasse de thé lui a été apportée par Blanche. Il la boit.

Chez Bernadotte.

Désirée et Bernadotte, en robe de chambre et en peignoir.

Ils prennent leur déjeuner du matin.

DÉSIRÉE. — Tu n'iras pas le voir ?

BERNADOTTE. — Non.

DÉSIRÉE. — Mais... est-ce que ce n'est pas ton devoir d'y aller ?

BERNADOTTE. — Si.

Chez Barras.

Il prend son déjeuner du matin.

Il est en robe de chambre.

Fouché est présent.

BARRAS. — Ce n'est pas à moi de me déranger. Et s'il désire me consulter, qu'il prenne donc la peine de venir jusqu'ici. Je ne veux pas risquer un affront.

FOUCHÉ. — Barras, mon ami, vous ne simplifiez pas les choses en ce moment.

BARRAS. — Je démissionnerais plutôt que de me rendre chez lui !

FOUCHÉ. — L'idée n'est pas mauvaise.

BARRAS. — Lui avez-vous rendu visite, vous, Fouché ? Et est-ce que M. de Talleyrand va se déranger ? Sûrement pas.

Dans la chambre de Bonaparte.

Paraît Roustan.

ROUSTAN. — M. de Talleyrand et M. le Président Sieyès demandent à voir mon Général.

BONAPARTE. — Fais-les entrer au salon toi-même. Gonthier, mes bottes. Vous voyez que j'avais raison — le défilé commence !

Dans le salon.

ROUSTAN, annonçant. — M. de Talleyrand.

Talleyrand fait son entrée et regarde en souriant Roustan.

TALLEYRAND. — Ah ! Ah ! l'Égypte asservie !

ROUSTAN. — M. le Président Sieyès.

Sieyès rejoint Talleyrand. Tous deux se parlent bas s'asseyent côte à côte — mais une porte s'ouvre et paraît Bonaparte.

SIEYÈS. — Je peux vous dire enfin, Général, mon admiration très sincère et très vive. Vous vous êtes couvert de gloire en Italie et en Égypte — et, par ma voix, la France vous en exprime sa profonde gratitude.

BONAPARTE. — Venant de vous, Monsieur le Président du Directoire, ces compliments me vont droit au cœur.

Et sur un geste de Talleyrand, tous trois s'asseyent.

TALLEYRAND. — Voilà, et maintenant, soyons sérieux : le Directoire est à la mort — et comme il ne faut jamais rien regretter — disons : tant mieux — et agissons.

SIEYÈS. — Vous avez dû constater, mieux encore que nous, dans quel état de surexcitation se trouve le peuple...

BONAPARTE. — De Fréjus à Paris, je m'en suis rendu compte. Mais des acclamations ne sont pas des suffrages.

TALLEYRAND. — Non — mais elles justifient bien des initiatives.

SIEYÈS. — Et je ne vous cacherai pas que, depuis quelques jours, j'étais à la recherche d'une épée...

Gonthier ouvre la porte et annonce :

GONTHIER. — MM. Gohier et Roger Ducos sont en bas.

SIEYÈS. — Ceux-là vous sont acquis.

TALLEYRAND. — Leur opposition n'aurait pas plus de sens — ni de valeur du reste.

BONAPARTE. — Priez-les de monter.

TALLEYRAND. — Lentement.

Talleyrand, pendant quelques secondes, entretient à voix basse Sieyès et Bonaparte.

Entrent Gohier et Roger Ducos.

GOHIER. — Messieurs, nous n'avons plus une seconde à perdre — et, dès aujourd'hui, nous devons remettre entre les mains de Bonaparte le sort de la République.

TALLEYRAND, à mi-voix. — Pour qu'il n'en fasse qu'une bouchée.

ROGER DUCOS. — Or, il faut pour cela qu'il y ait un grand jour — et nous devons en fixer dès à présent la date.

SIEYÈS. — Général, que pensez-vous d'après-demain ?

TALLEYRAND. — 9 novembre.

SIEYÈS. — 18 brumaire.

TALLEYRAND. — Soit.

GOHIER. — Alors, je conseillerais que, en vertu de l'article 102, soit décrétée la translation du Corps...

TALLEYRAND, à mi-voix. — De Barras.

GOHIER. —... du Corps Législatif à Saint-Cloud — et la nomination du Général Bonaparte comme Commandant en chef des Troupes de la Division de Paris...

SIEYÈS. — Et de la Garde Nationale.

TOUS. — Et de la Garde Nationale.

Roustan paraît.

ROUSTAN. — M. Fouché demande à être reçu par mon Général.

TALLEYRAND. — Priez-le d'entrer.

BONAPARTE. — J'allais le dire.

TALLEYRAND. — Pardon. Mais ayant décidé de vous ouvrir toutes les portes... même la vôtre !

Entre Fouché.

FOUCHÉ. — Je quitte à l'instant Barras — avec une phrase qui m'est restée dans l'oreille.

BONAPARTE. — J'écoute.

FOUCHÉ. — « Je démissionnerais plutôt que de faire... telle ou telle chose. » Il se sent malade, usé, dépopularisé — prêt à rentrer enfin dans la classe privée.

BONAPARTE. — Votre opinion, Monsieur de Talleyrand ?

TALLEYRAND. — Je ne suis même pas certain qu'il pense le contraire.

À ce moment Bonaparte prie Talleyrand de bien vouloir le suivre dans son cabinet de travail. Et les voilà sortis tous deux.

SIEYÈS. — Fouché !

FOUCHÉ. — Monsieur l'Abbé ?

Le cabinet de travail de Bonaparte.

Y entrent Talleyrand et Bonaparte.

BONAPARTE. — Voulez-vous deux millions ?

TALLEYRAND. — Pour ?

BONAPARTE. — Barras. Il ne le fera pas à moins.

TALLEYRAND. — Et ce n'est pas payer trop cher sa démission. Ceux-là ne comptent pas. Mais lui, Barras, il compte. Vous devez même penser qu'il compte énormément...

Dans le salon.

SIEYÈS. — Restent à surmonter deux obstacles : Barras et Bernadotte.

Dans le cabinet de travail.

ROUSTAN. — M. le Général Bernadotte est dans le petit salon.

Bonaparte consulte du regard Talleyrand.

TALLEYRAND. — Recevez-le — seul — ici.

BONAPARTE. — Qu'il entre.

TALLEYRAND. — Et ne perdez jamais de vue qu'il y a une femme entre cet homme et vous, ce n'est donc pas très grave — mais cela reste important.

Talleyrand se retire.

Joséphine vient d'entrer.

JOSÉPHINE. — Je te dérange ?

BONAPARTE. — Non — mais j'attends Bernadotte.

JOSÉPHINE. — Et tu préfères que je te laisse ?

BONAPARTE. — Oui — s'il te plaît.

Joséphine fait mine de s'en aller, mais, à ce moment, Bonaparte ne la regardant pas, elle se glisse derrière un paravent.

Roustan ouvre la porte à Bernadotte qui entre.

BONAPARTE. — Ainsi donc, vous voilà ! Je me demandais précisément si j'allais avoir votre visite. Vous ne vous êtes guère hâté de venir me saluer — et pourtant vous avez servi sous mes ordres, en Italie. Et vous vous présentez devant moi en costume civil ! Quel est le sens de cette tenue ?... Vous n'êtes pourtant pas sans savoir dans quel état de surexcitation se trouve le peuple —

et vous ne pouvez pas ignorer que des événements graves peuvent se produire d'un jour à l'autre.

BERNADOTTE. — Ils seraient graves pour ceux qui en seraient les instigateurs. Je ne désespère pas du salut de la République — et, à la tête de ses troupes, je saurais contenir ses ennemis extérieurs... et intérieurs.

BONAPARTE. — Suis-je visé par vos paroles ?

BERNADOTTE. — Elles n'excluent personne.

Bonaparte s'est dressé et les choses se seraient sans doute gâtées si Joséphine n'était pas apparue.

BERNADOTTE. — Madame.

BONAPARTE. — Dites au revoir au Général Bernadotte — qui se retire.

Bernadotte baise la main de Joséphine, salue de la tête Bonaparte et s'en va.

JOSÉPHINE. — Pardon, mais...

BONAPARTE. — Tu écoutais ?

JOSÉPHINE. — Oui — et j'ai pensé... que...

BONAPARTE. — Tu as bien fait. Voilà un homme qui se croit républicain !

JOSÉPHINE. — Il ne l'est pas ?

BONAPARTE. — Lui ? C'est un chouan.

Chez Barras.

Dans sa salle à manger.

Trente couverts sont mis — mais Barras est seul à table.

Un valet est près de lui. Un autre à la porte annonce le Prince de Talleyrand.

BARRAS. — Qu'il entre.

Paraît Talleyrand.

TALLEYRAND. — Tiens !

Du bout de sa canne, il a désigné certaines places inoccupées qu'il distribue à son idée.

BARRAS. — Oui, j'avais invité trente personnes à déjeuner — personne n'est venu !

TALLEYRAND. — Me voilà dispensé de tout commentaire. Telle est la situation, Barras — et l'attitude que vous devez prendre vous est clairement dictée par l'absence... de Sieyès... de Ducos... de Bernadotte lui-même... de Moulins... de Gohier...

DES VOIX, montant de la rue. — Vive Bonaparte ! À bas le Directoire !

Barras a fait signe à Talleyrand de s'asseoir.

TALLEYRAND. — Démissionnez, Barras.

Barras fait la grimace.

Croyez-moi.

BARRAS, à un laquais. — Donnez-moi du champagne.

TALLEYRAND. — Oui — et puis de quoi écrire.

Dans la cour de l'hôtel de la rue Chantereine. Cinquante cavaliers sont là. Un officier se glisse parmi eux, saute à bas de son cheval — et il entre en courant dans l'hôtel.

UN OFFICIER. — Qui est-ce ?

UN SECOND OFFICIER. — C'est un messenger qui doit lui apporter la réponse du Directoire.

Dans le salon, Bonaparte et Bourrienne sont là. Entre le messenger qui remet à Bonaparte un pli que celui-ci décachette aussitôt. L'ayant lu, il le passe à Bourrienne et part comme une flèche.

Dans la cour, Bonaparte apparaît tête nue sur les marches du perron.

LA VOIX D'UN OFFICIER. — Sabre au clair !

BONAPARTE. — Soldats, le Conseil des Anciens me remet le Commandement de la Ville et de l'Armée.

Vous avez espéré que mon retour mettrait un terme à tant de maux — je remplirai les obligations que m'impose votre confiance. La liberté, la victoire et la paix replaceront la République Française au rang qu'elle occupait en Europe, et que l'inertie et la trahison seules ont pu lui faire perdre !

Les troupes acclament ces paroles.

Le général Lefebvre, à cheval, paraît alors.

BONAPARTE. — Général Lefebvre, restez-vous à mes côtés — ou retournez-vous au Directoire ?

LEFEBVRE. — Demandez-moi plutôt si je reste à ma place !

Les voilà côte à côte.

BONAPARTE. — À Saint-Cloud !

TOUS. — À Saint-Cloud !

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Et maintenant, suivez-moi bien si vous voulez comprendre quelque chose à ce 18 brumaire — qui s'est passé le 19 d'ailleurs...

L'événement se passe au château de Saint-Cloud.

Sur la terrasse du château, apparaît Talleyrand, intéressé — et peut-être anxieux.

Dans la salle des Cinq-Cents.

Lucien Bonaparte préside. L'Assemblée est houleuse.

LUCIEN BONAPARTE. — Citoyens, ne m'obligez pas à lever la séance — car je repousse toute discussion relative à la nomination du Général

Bonaparte au Commandement des Armées de l'intérieur, que je vous prie de considérer comme un fait accompli.

Le citoyen Bottot remet à Lucien une lettre que celui-ci décachette aussitôt.

Citoyens, le Directoire a cessé d'être — et voici les termes de la lettre de démission du citoyen Barras qui vient de m'être remise à l'instant : « Citoyen Président, engagé dans les affaires publiques uniquement par la passion de la liberté, je n'ai consenti à partager la première magistrature de l'État... »

Vifs mouvements et coups de sifflets dans l'Assemblée.

Sur la terrasse du château.

Talleyrand, d'un geste, appelle un grenadier.

TALLEYRAND. — Psst ! Que se passe-t-il ?

LE GRENADIER. — La démission de Barras est très mal accueillie par les Parlementaires.

La cour de l'Orangerie.

Arrivée de Bonaparte à la tête de ses troupes.

Murat et Lefebvre l'encadrent.

Sur la terrasse du château.

TALLEYRAND. — Qu'il ne s'y montre surtout pas, mon Dieu !

BOURRIENNE. — Trop tard !

La salle des Cinq-Cents.

Bonaparte paraît, suivi de quelques grenadiers, et le général Lefebvre le suit.

Cette entrée de Bonaparte est très mal accueillie par les parlementaires.

UNE VOIX MENAÇANTE. — Le sanctuaire des Lois est violé !

Bonaparte franchit à grandes enjambées la distance qui le sépare de la tribune.

BONAPARTE. — Citoyens, qu'avez-vous fait de cette France que je vous ai laissée si brillante ?

Je vous ai laissé la paix — j'ai retrouvé la guerre !...

Cet état de choses ne peut durer. Avant trois ans il nous mènerait au despotisme, mais nous voulons la République, la République assise sur les bases de l'égalité, de la morale, de la liberté civile et de la tolérance politique.

Mouvements très vifs. Des applaudissements et des sifflets.

Dans la salle un homme se lève, c'est Linglet.

LINGLET. — Général, nous applaudissons à ce que vous dites, mais jurez avec nous obéissance à la Constitution de l'an III qui, seule, peut maintenir la République.

BONAPARTE. — La Constitution ! Vous l'avez violée le 18 fructidor ! Vous l'avez violée le 22 floréal ! Vous l'avez violée le 30 prairial !...

Cris, vociférations.

Cette déclaration est constamment couverte avec des cris et des vociférations menaçantes — et maintenant, le tumulte devient intense.

DES VOIX. — À bas le dictateur !... À bas le tyran !... À bas Cromwell !... À bas le dictateur !...

Bonaparte veut parler — c'est en vain.

Hors la loi, le dictateur !... À bas le tyran !... Vive la République !...

Bonaparte est en danger. Ses grenadiers l'entourent et finalement l'emportent.

La terrasse du château.

Bourrienne est venu rejoindre Talleyrand.

TALLEYRAND. — En somme, nous assistons à une course de vitesse qui se dispute entre deux frères...

BOURRIENNE. — Qui se jalouse !

TALLEYRAND. — Exactement.

À la porte extérieure de la salle des Cinq-Cents.

Sortie de Bonaparte, suivi de ses grenadiers. Il est légèrement blessé au visage.

Dans la salle des Cinq-Cents.

Lucien Bonaparte est à la tribune, arrachant sa toge.

LUCIEN. — Misérables — qui exigez de moi que je mette hors la loi mon frère, le sauveur de la Patrie !

Je dépose les marques de la magistrature populaire et je me présente devant vous comme le défenseur de celui que vous m'ordonnez d'immoler sans l'entendre !

À ce moment, font irruption vingt grenadiers précédés par un capitaine.

LE CAPITAINE. — Vive la République !

Brouhaha — à la faveur duquel les grenadiers s'emparent de Lucien.

LE CAPITAINE, à l'oreille de Lucien. — Ordre de votre frère.

Sur la terrasse du château.

TALLEYRAND, s'adressant à Bourrienne. — Il faut qu'il aille jusqu'au bout, maintenant !... Allons voir cela de près.

Sur la terrasse.

Au centre sont groupés Murat, Bonaparte, Lefebvre et Lucien Bonaparte.

Une centaine de grenadiers sont là, tout près et prêts à tout.

LUCIEN. — Général — et vous, soldats, le Président du Conseil des Cinq-Cents vous requiert d'employer la force contre ces factieux ! Et je jure de percer le sein de mon propre frère si jamais il porte atteinte à la liberté des Français !

Il a tiré son sabre et il en place la pointe sur le cœur de son frère.

BONAPARTE. — Murat !

Bonaparte fait un geste à Murat qui donne un ordre bref à ses hommes.

La salle des Cinq-Cents.

Vociférations et mouvements divers — quand Murat, à la tête de ses hommes en bataillon serré, baïonnette au canon, apparaît au son des tambours battant la charge.

Abandonnant leurs toges, perdant la tête, les représentants s'échappent par les fenêtres et les grenadiers les poursuivent.

MURAT. — Allez ! Allez ! Foutez-moi tout ce monde dehors !

À l'extérieur.

On voit, sautant par les fenêtres et courant dans le parc, environ quatre-vingts parlementaires vêtus de leurs toges rouges et poursuivis toujours par les grenadiers s'amusant fort.

MURAT. — Voilà comment ça se traite, les Parlementaires !

Sur la terrasse.

TALLEYRAND, interpellant Lefebvre. — Lefebvre, tâchez d'en rattraper une vingtaine !

Ayant parlé, Talleyrand s'en retourne au château.

Dans le grand vestibule du château.

Sieyès, Roger Ducos et Rœderer sont là — inquiets, nerveux.

SIEYÈS. — Une aventure comme celle-là... il faut la réussir.

ROGER DUCOS. — Et nous comptons sur vous, Sieyès.

À l'extérieur.

Bourrienne s'approche de Bonaparte et lui désigne Talleyrand qui lui fait signe de venir le rejoindre.

Bonaparte descend de cheval.

L'intérieur du palais.

Paraît Talleyrand.

TALLEYRAND. — Il me suit.

Bonaparte paraît.

RÆDERER. — Le voilà.

BONAPARTE. — Je ne vous cacherai pas que je meurs de faim.

Talleyrand et les autres lui font un accueil chaleureux.

SIEYÈS. — Il n'y a pas de mots pour exprimer l'admiration, l'émotion que l'on ressent devant un fait pareil.

BONAPARTE. — Concours heureux de circonstances — et pas une goutte de sang versée.

Entrent alors Lucien Bonaparte et Murat.

ROGER DUCOS. — Et votre frère fut admirable.

BONAPARTE. — Admirable.

RÆDERER. — Quant à Murat...

BONAPARTE. — Celui-là, il n'a eu qu'à paraître !... Il les a traités comme des mameluks !

Murat, un soir, au Caire, nous avons tous les deux parlé de tes chagrins, de tes amours — même un prénom fut prononcé, celui de Caroline...

MURAT. — Et vous n'avez pas répondu.

BONAPARTE. — Observe donc plutôt que je n'ai pas dit non. Lui donner un mari, c'est grave...

MURAT. — Vous choisir un beau-frère est encore plus grave !

BONAPARTE. — Et pourtant je dis « oui » ce soir.

MURAT. — C'est vrai ?

BONAPARTE. — Mais oui, c'est vrai.

MURAT. — Ah ! Est-ce que vous me permettez de...

BONAPARTE. — Je t'en prie.

Ils se donnent l'accolade — et Murat se jette dehors.

Sur la terrasse.

La nuit est venue.

Murat sort du château et saute sur son cheval. Il part au galop.

Deux de ses cavaliers le suivent.

Dans le vestibule.

Talleyrand se tient à l'écart avec Bonaparte.

TALLEYRAND. — Estimez que c'est un miracle — et ne vous gênez pas votre joie.

Il n'y a jamais eu d'événement plus confus que celui-là — mais vous avez gagné hautement la partie. Faites semblant de demander aux autres leur avis — parce que la politesse est une chose exquise — mais considérez bien qu'ils attendent vos ordres et embrassez donc votre frère.

Lucien vient de s'approcher d'eux.

BONAPARTE, à mi-voix. — Non.

TALLEYRAND. — Si.

Et sans enthousiasme, les deux frères s'embrassent.

À ce moment, Lefebvre vient d'entrer avec une vingtaine de ses grenadiers qui tiennent au collet une quarantaine de parlementaires.

LEFEBVRE. — Nous avons pu en rattraper quarante.

TALLEYRAND. — C'est grandement suffisant.

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Et c'est alors qu'en cinq minutes nous avons improvisé une espèce de Parlement savoureux et cocasse.

Sur une route, dans la nuit.

Murat et ses cavaliers s'arrêtent à la porte d'un couvent. Murat, descendu de cheval, sonne à la porte.

UN GRENADIER. — Mais alors, elle est au couvent ?

MURAT. — Non. Bonaparte l'a placée là pour qu'elle apprenne à lire et à écrire.

La lourde porte du couvent va s'ouvrir. Murat s'approche pour parlementer à travers le judas.

À la porte du couvent.

Une religieuse conduit Caroline qui se jette dans les bras que lui tend Murat.

MURAT. — Il a dit oui !

CAROLINE. — Je t'aime !

MURAT. — Moi aussi, je t'adore.

Dans le grand salon du château de Saint-Cloud.

Les quarante parlementaires « rattrapés » prennent place — et visiblement leur inquiétude est grande.

Un cordon de grenadiers les entoure.

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Et c'est dans ces conditions que nous avons eu l'audace d'ouvrir la séance.

Dans le grand salon du château de Saint-Cloud.

Autour d'une grande table, à gauche, face aux parlementaires, prennent place Sieyès, Bonaparte, Roger Ducos, Bourrienne, Gohier, Lefebvre,

Talleyrand et Rœderer.

Sieyès est debout et il prend la parole.

SIEYÈS. — Article premier : Le Directoire est aboli.

LES PARLEMENTAIRES. — Oh !...

SIEYÈS. — Article second : La Constituante n'est plus...

LES PARLEMENTAIRES. — Oh !!!

SIEYÈS. — Mais la Constitution demeure.

LES PARLEMENTAIRES. — Ah !

SIEYÈS. — Article troisième...

Il consulte Talleyrand à voix basse.

Rœderer parle à l'oreille de Bourrienne.

RŒDERER. — Si nous pouvions l'entraîner ce soir à la représentation du nouvel Opéra de Méhul...

BOURRIENNE. — Il me disait hier encore qu'il ne voulait se montrer nulle part.

RŒDERER. — Oui, mais maintenant tout est changé !

SIEYÈS. — Article troisième : En conséquence, un Consulat est institué — composé de trois membres...

TALLEYRAND. — M. l'Abbé Sieyès...

SIEYÈS. — Le Citoyen Roger Ducos...

ROGER DUCOS. — Et le Général Bonaparte.

SIEYÈS. — MM. les Consuls seront Présidents à tour de rôle...

TALLEYRAND. — Par ordre alphabétique.

Un instant de silence pendant lequel ils réalisent que la lettre b précède les lettres r, d et s — et Bonaparte se lève.

BONAPARTE. — Français, prêtez avec nous le serment que nous faisons d'être fidèles à la République une et indivisible, fondée sur la Liberté...

l'Égalité...

TALLEYRAND. — Hum !

BONAPARTE. — Quoi ?

TALLEYRAND. — Rien.

BONAPARTE. — Français, la République raffermie, et replacée dans l'Europe au rang qu'elle n'aurait jamais dû perdre.

À l'Opéra.

La salle est comble et se joue le deuxième acte d'« Ariodant ».

Méhul, l'auteur, est au pupitre.

Pourtant une avant-scène de balcon est restée libre où viennent d'entrer cinq personnes qui se tiennent dans l'ombre.

Le bruit léger qu'elles font en s'asseyant a éveillé l'attention des artistes, d'abord — puis des musiciens de l'orchestre — puis enfin du public.

L'obstination visible de ces cinq nouveaux spectateurs à ne pas se montrer intrigue au plus haut point la scène et la salle.

C'est le moment où le baryton attaque l'air le plus fameux de l'ouvrage.

LE CHANTEUR.

Femme sensible, entends-tu le ramage
De ces oiseaux qui célèbrent leurs feux ?
Ils font redire à l'écho du rivage :
Le printemps fuit, hâtons-nous d'être heureux !

Tandis qu'il chante, il se convainc que Bonaparte est là, dans l'avant-scène. Et puisque les quatre dernières notes qu'il vient de chanter sont précisément les quatre premières notes du « Chant du Départ », dont Méhul est également l'auteur, il reprend ces quatre notes et continue.

LE CHANTEUR.

La victoire en chantant nous ouvre la barrière,
La liberté guide nos pas,

Et du nord au midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.

Sorti de l'ombre, Bonaparte vient d'apparaître au bord de l'avant-scène.

Le public, en le voyant, se lève — et, quelques instants plus tard, ce sont tous les spectateurs frémissants qui reprendront en chœur :

TOUS.

La République nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr :
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir !

En rase campagne.

Bonaparte à la tête de ses troupes. Un instant de la bataille fulgurante de Marengo.

La voix de Talleyrand. — Étant tout aussitôt parti pour l'Italie, il remporte la victoire décisive de Marengo à la tête de son armée — que, ce jour-là précisément, il baptise d'un nom qui traversa les âges : la Grande Armée !

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — De retour à Paris, il prit une décision qui allait historiquement servir ses intérêts.

Le cabinet de toilette de Bonaparte aux Tuileries.

Roustan et un coiffeur l'attendent — Bonaparte paraît — et il est vêtu de sa longue robe de chambre de laine blanche — et, vite, il va s'asseoir devant la psyché.

BONAPARTE. — Bonjour. Allez-y — et n'hésitez pas.

Il s'adresse à un laquais.

Priez M. de Bourrienne de bien vouloir venir.

Et un instant plus tard entre Bourrienne.

Lisez-moi mon courrier, Bourrienne, s'il vous plaît.

BOURRIENNE. — Je décachette une lettre qui me paraît de nature à vous surprendre, mon Général. Elle vous est adressée par le Roi Louis XVIII — ou, plus exactement, par le Comte de Provence en exil à Mitau.

BONAPARTE. — Allons donc !... Lisez-la-moi.

BOURRIENNE, lisant. — « Quelle que soit leur conduite apparente, des hommes tels que vous, Monsieur, n'inspirent jamais d'inquiétude. Mieux que personne, vous savez ce qu'il faut de force et de puissance pour faire le bonheur d'une grande nation. Sauvez la France, vous aurez rempli le premier vœu de mon cœur. Rendez-lui son Roi, et les générations futures béniront votre mémoire.

Général, l'Europe vous observe, la gloire vous attend, et je suis impatient de rendre la paix à mon peuple. »

BONAPARTE. — C'est à ne pas croire, en effet !... Écrivez — car je ne peux cependant pas laisser sa lettre sans réponse.

Entre-temps, le coiffeur a coupé les cheveux de Bonaparte — et à chaque coup de ciseau on a vu progressivement apparaître Napoléon.

BONAPARTE, dictant. — « J'ai reçu, Monsieur, votre lettre. Je vous remercie des choses honnêtes que vous me dites. Vous ne devez pas souhaiter votre retour en France — il vous faudrait marcher sur cinq cent mille cadavres.

Sacrifiez donc votre intérêt au repos et au bonheur de la France.

Je ne suis pas insensible aux malheurs de votre famille — je contribuerai avec plaisir à la douceur et à la tranquillité de votre retraite. »

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Encore trois coups de ciseaux...

Dans le cabinet de toilette de Bonaparte.

Bonaparte donne des indications relatives à cette mèche fameuse que Napoléon, désormais, portera toute sa vie.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Encore un coup de peigne...

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — ... et c'était un autre homme.

Dans le parc de la Malmaison.

Joséphine assise sur un banc cause avec Hortense, sa fille.

Bonaparte venant du bassin des Cygnes passe devant elles, réfléchissant et, sans doute, ne les voyant pas.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Et la transformation qui s'était opérée fut totale — d'un jour à l'autre. Et elle était voulue — car son comportement fut extraordinaire à dater de ce jour.

Il traversa d'abord une longue période de silence — et comme c'était un homme à qui l'on ne pouvait pas se permettre de demander : « À quoi pensez-vous ? » — il pouvait s'abstenir de toute confidence. Mais ce que Joséphine, ce que personne ne comprenait, c'est qu'il ait adopté l'uniforme de Colonel — lui qui était Général — et, d'autre part, Premier Consul...

Aucune explication n'en fut donnée jamais.

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Et pendant quatre années son attitude et ses actions semblèrent à tous mystérieuses — mais pas à Fouché ni à moi, qui nous doutions de quelque chose.

Le cabinet de travail de Bonaparte à Fontainebleau.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Il travaillait par jour de quinze à dix-huit heures...

On frappe.

BONAPARTE. — Non !

Le cabinet de travail de Bonaparte à Saint-Cloud.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Intelligence fabuleuse, il voyait tout, comprenait tout, devinait tout.

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Il a pu dire un jour ces mots...

Le cabinet de travail de Bonaparte à la Malmaison.

LA VOIX DE TALLEYRAND. —... qui le dépeignent à mon avis d'une manière saisissante...

BONAPARTE. — « J'ordonne ou je me tais. » Mais je me rends bien compte qu'il faut être sûr d'être obéi pour dire une chose pareille.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Or, ayant su se rendre nécessaire en révisant le Code civil — il sut se rendre utile en créant la Légion d'Honneur.

Dans le cabinet de travail de Bonaparte à Trianon.

BONAPARTE. — Oui, ce sont des hochets, je le sais bien — mais c'est avec des hochets qu'on mène les hommes.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Il sut se rendre indispensable, par la suite, en donnant à la France une Armée invincible.

Dans la cour de l'École Militaire.

Bonaparte, à cheval, passe en revue ses troupes.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Enfin, le grand jour arriva, et l'événement qu'il attendait se produisit...

Dans le cabinet de travail de Bonaparte aux Tuileries.

Bourrienne est assis à sa place, Roustan est là — et le Premier Consul, nerveux, fait les cent pas.

BONAPARTE. — Mais — puisque nous avons encore cinq minutes — ne restons pas là sans rien faire. Je dicte : « À Sa Majesté le Tzar, Empereur de toutes les Russies. Sire, je porte à la connaissance de Votre Majesté... »

Le chambellan entre et annonce :

LE CHAMBELLAN. — La délégation du Sénat.

Bonaparte fait signe au chambellan que cette délégation peut entrer.

Paraissent aussitôt Cambacérès et plusieurs sénateurs.

CAMBACÉRÈS. — Monsieur le Premier Consul, voici les termes de la décision prise par le Sénat :

« Article premier : Le Gouvernement de la République est confié à un Empereur, qui prend le titre d'Empereur des Français.

Article deux : Napoléon Bonaparte, Premier Consul actuel de la République, est Empereur des Français.

Article trois : La dignité impériale est héréditaire dans la descendance directe, naturelle et légitime de Napoléon Bonaparte, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture, à l'exclusion perpétuelle des femmes et de leur descendance.

Article quatre : Napoléon Bonaparte peut adopter des enfants ou petits-enfants de ses frères Joseph et Louis Bonaparte. L'adoption est interdite aux successeurs de Napoléon Bonaparte et à leurs descendants. »

C'est avec une profonde émotion que je remets cet acte entre les mains de Votre Majesté — proclamant à l'instant même, pour la gloire comme pour le bonheur de la République, Napoléon Empereur des Français.

NAPOLÉON. — Tout ce qui peut contribuer au bien de la Patrie est essentiellement lié à mon bonheur. J'accepte le titre que vous croyez utile à la gloire de la nation. Et je sou mets à la sanction du peuple les termes de la déclaration que vous venez de me faire.

TOUS. — Vive l'Empereur !

NAPOLÉON. — Quels sont ceux qui ont voté contre cette décision ?

CAMBACÉRÈS. — Un seul, Sire : Lazare Carnot.

NAPOLÉON. — C'est une exception de choix. Je vous salue, Messieurs, en vous exprimant toute ma satisfaction très vive.

La délégation du Sénat se retire, laissant seuls Napoléon et Bourrienne.

BOURRIENNE. — Ah ! Sire — Brienne !

NAPOLÉON. — J'y pensais. Mais, reprenons ma lettre au Tzar. Comment commence-t-elle ?

BOURRIENNE. — « Sire, je porte à la connaissance de Votre Majesté... »

NAPOLÉON. — Je la recommence. Écrivez. « Monsieur mon Frère, je porte à votre connaissance... »

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Et pour qu'aucun de nous, devant un tel événement, n'ait seulement l'idée d'exprimer sa surprise — il nous ferma le bec en nous couvrant d'honneurs et de titres pompeux...

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Puis, ayant rétabli la dignité de Maréchal de France, il en créa dix-huit dans la même journée : Augereau, Masséna, Kellermann, Lefebvre, Ney, Murat, Bernadotte, Lannes, Mortier, Davout...

Chez Talleyrand.

M. DE BLANCMESNIL. — Prince, ne nous direz-vous pas un mot de l'exécution du Duc d'Enghien ?

TALLEYRAND. — Non, mon ami...

MM^E DE BLANCMESNIL. — Ce fut un crime, n'est-ce pas ?

TALLEYRAND. — Pire qu'un crime, Madame, ce fut une faute.

Mais l'Empereur, à l'époque, ne s'en souciait guère...

Il préparait un coup de maître...

Au Vatican.

Des Cardinaux — et la robe immaculée du pape Pie VII qui passe de mains en mains et que l'on porte à Sa Sainteté.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Il invitait le Pape à se rendre à Paris pour le couronner Empereur !

Et cette invitation impérieuse était un peu comme un onzième Commandement...

Chacun de nous, d'ailleurs, se préparait dans l'ombre...

Chez Fouché.

Devant un miroir, le duc d'Otrante à qui son valet de chambre passe et noue une cravate.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Fouché a toujours cru qu'avec une cravate on pouvait tout sauver...

Chez le maréchal Lefebvre.

La maréchale, aidée par sa femme de chambre, essaie, devant sa glace, une robe somptueuse.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Nous nous étions fait faire de fabuleux costumes...

Chez Talleyrand.

Un valet de chambre présente aux amis de M. de Talleyrand l'habit et la cape rouge, blanche et brodée or, que le prince portait au Sacre.

TALLEYRAND. — Et tel était le mien dont on parla beaucoup...

Dans le cabinet de toilette de l'Empereur aux Tuileries.

Huit mètres de velours rouge, brodés de N et d'abeilles — puis, la robe — et, enfin, l'Empereur assis dans un fauteuil et approuvant son costume placé sur un mannequin d'osier.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Ne parlons pas de celui-là !

Chez le maréchal Lefebvre.

Dans son salon.

Le maréchal Lefebvre cause avec M. de Rémusat.

LEFEBVRE. — Ma femme est ce qu'elle est, mon cher — et d'ailleurs, je n'admets pas qu'on se permette à son égard la moindre observation.

M. DE RÉMUSAT. — Mais je...

LEFEBVRE. — Elle était blanchisseuse — et elle ne s'en cache pas. Je ne m'en cache pas non plus. Elle conserve dans un placard toutes les robes qu'elle a portées depuis vingt ans. La première est un uniforme — car c'est à notre Compagnie qu'elle était blanchisseuse. Toutes les suivantes sont modestes — et quant à la dernière...

Un valet de pied paraît.

LE VALET DE PIED. — M^{me} la Maréchale demande si elle peut entrer ?

LEFEBVRE. — Mais, bien entendu. (À M. de Rémusat :) Si elle se fait annoncer, c'est qu'elle doit l'avoir sur elle, la dernière.

La maréchale Lefebvre paraît, vêtue d'une robe magnifique.

LA MARÉCHALE. — Comment trouves-tu ma robe ?

LEFEBVRE. — Splendide.

LA MARÉCHALE. — N'est-ce pas ?... Monsieur de Rémusat, je vous salue.

M. DE RÉMUSAT. — Madame la Maréchale.

LA MARÉCHALE. — J'aimerais vous faire comprendre... que je voudrais rester seule avec le Maréchal.

M. DE RÉMUSAT. — Mais, Madame, rien n'est plus simple — et je m'en vais.

LA MARÉCHALE. — C'est bien aimable à vous.

M. DE RÉMUSAT. — À tout à l'heure.

LEFEBVRE. — À tout à l'heure.

M. de Rémusat est sorti.

LA MARÉCHALE. — J'ai à te parler. Écoute-moi bien. Lorsque j'ai eu passé ma robe, tout à l'heure, je me suis bien regardée dans ma glace — et j'ai repensé à beaucoup de choses. Je me suis souvenue que, autrefois, j'avais été une blanchisseuse, une pas grand-chose — et, alors, je me suis dit : « Ma fille, que tu aies été une blanchisseuse, c'est à ne pas croire, car, aujourd'hui, tu as l'air d'une dame — et pour une seule raison d'ailleurs : tu es distinguée !... Tu as des manières — et tout est là. » Pourquoi ris-tu ? Je n'ai pas raison ?

LEFEBVRE. — Si.

LA MARÉCHALE. — Veux-tu que je t'en fasse profiter, et que je te donne des petits conseils pour bien te tenir — pour avoir l'air d'un vrai Monsieur ?

LEFEBVRE. — Non, je te remercie. Et il vaut mieux que tu saches alors comment tout le monde t'appelle...

LA MARÉCHALE. — Comment donc qu'on m'appelle ? La Maréchale Lefebvre...

LEFEBVRE. — Non.

LA MARÉCHALE. — M^{me} Lefebvre ?

LEFEBVRE. — Non.

LA MARÉCHALE. — Alors — comment ?

LEFEBVRE. — M^{me} Sans-Gêne.

LA MARÉCHALE. — Oh ! Par exemple !... Eh bien !... faut-il que ça m'impressionne ?

LEFEBVRE. — Non — seulement, à mon avis, ne donne pas de conseils.

LA MARÉCHALE. — Ou bien que je me les donne à moi-même ?

LEFEBVRE. — Voilà.

LA MARÉCHALE. — Je t'en parlais pour ton bien, remarque...

LEFEBVRE. — J'en suis sûr.

LA MARÉCHALE. — Et parce que l'autre soir, chez les La Rochefoucauld, un vieux noble, tu sais, de la vieille noblesse, de celle d'autrefois, m'a parlé de ses ancêtres avec tant d'insistance... « mes ancêtres » par-ci... « mes ancêtres » par-là...

LEFEBVRE. — Oui. Eh bien, quand tu le reverras, tu lui diras ceci : « Vous avez des ancêtres, oui. Seulement, lui, Lefebvre, c'est un ancêtre justement ! » Et tu ajouteras : « Dame, faut bien que ça commence, les ancêtres ! »

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Mais nul n'était informé de l'événement considérable, exceptionnel, qui s'est produit le 25 novembre.

L'image vient illustrer ce que Talleyrand raconte.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Étant à Fontainebleau, l'Empereur est sorti, ce jour-là, vers midi, pour aller à la chasse...

À la Croix de Saint-Hérem, un carrosse soudain débouche...

Or, il était convenu que la rencontre aurait lieu là...

Et, pour qu'elle soit considérée comme un miracle, le Souverain Pontife et l'Empereur des Français auraient à simuler une grande surprise...

Ils n'ont pas manqué de le faire...

Comediante !

Puis l'Empereur a désigné à Sa Sainteté Pie VII l'aile de Fontainebleau où, pendant deux années, il aurait soin de lui...

Tragediante !

À Notre-Dame.

Présence de l'Empereur et de Sa Sainteté Pie VII — présence du clergé et des grands dignitaires de l'Empire — puis, entrée solennelle des maréchaux portant le sceptre, la couronne et le glaive de l'Empereur — puis, c'est l'impératrice dont les belles-sœurs portent la traîne majestueuse — puis, c'est enfin la reconstitution du tableau de David.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Le 2 décembre, enfin, eut lieu le Sacre, immortalisé par David.

Chez Talleyrand.

M. DE BLANCMESNIL. — Mais, Prince, dites-nous — comment il se fait que, dans son merveilleux tableau, David ait placé la mère de l'Empereur au centre de sa toile alors que, notoirement, elle se trouvait à Rome ce jour-là ?

TALLEYRAND. — Mais parce que David était un grand artiste — et non un historien.

Dans le cabinet de travail de l'Empereur à Fontainebleau.

Quatre de ses maréchaux sont auprès de lui et l'Empereur consulte des cartes.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Mais, nous sommes en 1804 — et voilà bien longtemps qu'il n'a pas fait la guerre...

Or, il renonça vite à sa première idée d'attaquer l'Angleterre — et ce fut vers l'Autriche qu'il tourna ses canons...

Le cabinet de toilette de l'Empereur à Saint-Cloud. Il a déjà revêtu sa redingote grise.

Roustan paraît et lui remet son chapeau.

Il l'examine et, brusquement, il en arrache le galon doré.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — D'un geste ayant rendu son chapeau immortel, Napoléon quitta Paris vers six heures du matin, le 24 septembre 1805.

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Et nous allons maintenant essayer de le suivre !

Une auberge à Strasbourg.

À une table, déjeunant, une jeune femme élégante, tenant dans ses bras un nouveau-né. Une dame est auprès d'elle — visiblement sa mère. La jeune femme a pour nom Émilie Pellapra.

Quatre tables plus loin, un paysan ayant mauvaise allure. Il attend quelqu'un.

La porte de l'auberge s'ouvre et l'Empereur paraît.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — L'Empereur rencontra secrètement l'espion Schulmeister — dans une auberge à Strasbourg...

Mais il devait encore y rencontrer quelqu'un...

L'Empereur est allé s'asseoir à la table du paysan.

ÉMILIE. — Oh ! Maman — lui !

LA MÈRE D'ÉMILIE. — Pourquoi ne lui as-tu pas dit bonjour ?

ÉMILIE. — Oh ! Maman, tu es folle !

LA VOIX DE TALLEYRAND. — L'Empereur avait connu Émilie à Lyon dix mois auparavant — et l'enfant était née.

Napoléon se lève et quitte son interlocuteur. Il passe devant Émilie — se demande un instant s'il ne la connaît pas — puis regarde l'enfant avec un sourire attendri.

NAPOLÉON. — Vous avez là, Madame, un bien bel enfant.

LA MÈRE D'ÉMILIE. — C'est une petite fille, Sire.

NAPOLÉON. — Elle a de fort beaux yeux — je vous en félicite.

Il salue les deux dames et s'en va.

LA MÈRE D'ÉMILIE. — Pourquoi ne lui dis-tu pas qu'elle est de lui, voyons !

ÉMILIE. — Mais, parce que, maman...

LA MÈRE D'ÉMILIE. — Que crains-tu ?

ÉMILIE. — Qu'il en doute.

LA MÈRE D'ÉMILIE. — Tu l'as peut-être privé d'une joie considérable — et qui te dit que, d'autre part, il ne t'aurait pas aidée à élever la petite ?

ÉMILIE. — Mais non, maman — mais non — songe qu'il ne m'a même pas reconnue, moi !

En campagne.

Images exactement conformes au texte du conteur.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — L'Empereur a poursuivi sa route sans relâche — et la guerre commence...

Vainqueur à Donauwerth — il engage lui-même à présent le combat...

Murat se couvre encore de gloire à Wertingen...

Puis aussitôt après l'éclatante victoire du Maréchal Ney, l'Empereur fait canonner la ville d'Ulm...

Et il envoie le Général de Ségur au Général en chef des Armées autrichiennes — pour lui demander de bien vouloir capituler...

Le 19, à huit heures, celui-ci capitule et, dès le lendemain, en présence de Ney, trente-trois mille prisonniers défilent en déposant leurs armes aux pieds de l'Empereur — lui remettant quarante drapeaux et soixante canons...

Cette nouvelle victoire encourageait Napoléon à poursuivre la guerre.

À l'aube du 2 décembre 1805.

L'Empereur sort de sa tente et se rend cent mètres plus loin à l'endroit où, sur son ordre, l'attendent Berthier, Junot et son état-major — ainsi que les maréchaux Lannes, Soult, Murat, Bernadotte, Suchet et Kellermann, tous commandants d'armée.

NAPOLÉON. — Messieurs, nous engageons une bataille dont dépend l'avenir.

Je confie le commandement de l'aile gauche au Maréchal Lannes — de l'aile droite au Maréchal Soult — du centre au Maréchal Bernadotte — et la cavalerie tout entière à M. le Prince Murat.

La division du Général Suchet se trouvera à la droite du Maréchal Lannes.

Enfin, la cavalerie de Murat aura, devant elle, les hussards de Kellermann.

Les premiers rayons du soleil, soudain, les baignent de lumière.

Le soleil est des nôtres — engagez la bataille — et revenez vainqueurs. Je vous salue, Messieurs.

TOUS. — Vive l'Empereur !

Tous, ils font volte-face, et les voilà partis, au grand galop, dans le soleil.

Moments les plus fameux de la plus grande victoire qu'ait remportée l'Empereur.

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Et le soir, à six heures, la victoire d'Austerlitz était considérée comme un fait accompli...

Sur le plateau où se trouve l'Empereur.

Venant de la plaine au grand galop de leurs chevaux, Lannes, Soult, Murat, Bernadotte, Suchet et Kellermann viennent reprendre leur place en demi-cercle devant l'Empereur.

Kellermann, seul, est blessé — tandis que...

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Et deux heures plus tard, Napoléon improvisait, en la dictant, la plus belle page qu'il ait écrite de sa vie.

Dans la tente de l'Empereur.

Méneval, assis à un bureau, écrit ce que lui dicte le vainqueur.

NAPOLÉON. — « Soldats, je suis content de vous.

Vous avez, à la journée d'Austerlitz, justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité.

Vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire...

... Lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre Patrie sera accompli, je vous ramènerai en France. Là vous serez l'objet de mes tendres sollicitudes. Mon Peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : J'étais à la bataille d'Austerlitz, pour qu'on réponde : Voilà un brave ! »

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Il était de retour à Paris le...

MM^E DE DINO. — 20 octobre.

TALLEYRAND. — Merci.

À Bourrienne.

Vous partez ?

BOURRIENNE. — Oui, Prince.

Le grand salon — à Trianon.

Le nouveau secrétaire de l'Empereur, le baron de Méneval, est seul. Il a vingt ans — et il attend.

Une porte s'ouvre — par laquelle vont entrer : Joseph Bonaparte, Lucien Bonaparte, Élisabeth Bacciochi, Louis Bonaparte, Pauline — la princesse

Borghèse –, Caroline Murat, Jérôme Bonaparte, Murat.

Des fauteuils ont été placés autour de la grande table où va s'asseoir l'Empereur.

Tous questionnent Méneval à voix basse. Méneval n'a aucun renseignement à leur fournir.

Les femmes et Joseph s'asseyent. Une porte s'ouvre. On ne sait pas qui l'a ouverte — et l'Empereur paraît. Ceux qui s'étaient assis se lèvent — et tous sont comme au garde-à-vous.

NAPOLÉON. — Bonsoir. Je vous en prie.

Sur un signe de lui tous se sont assis.

L'Empereur ouvre un dossier qui se trouve devant lui. Il le consultera souvent.

NAPOLÉON. — Les choses que j'ai à vous dire sont d'une extrême gravité. L'idée d'abord m'était venue d'en parler à chacun de vous séparément... Mais, ne pouvant pas ignorer les dissentiments qui existent chez la plupart d'entre vous, j'ai résolu de vous réunir et de vous mettre au courant des décisions qui vous concernent et que j'ai prises.

Nul ne peut se flatter d'avoir autant que moi le sens de la famille.

Vous allez en avoir des preuves immédiates.

Joseph, tu es l'aîné de nous tous. C'est donc à toi, d'abord, que je m'adresserai.

À mon accession au trône, je t'ai fait Premier Prince du Sang.

Je te fais aujourd'hui Roi de Naples.

JOSEPH. — Oh !... Pourquoi ?

NAPOLÉON. — Comment « pourquoi » ?

JOSEPH. — Votre Majesté me donne là un bien beau témoignage de confiance — et je l'en remercie profondément — mais allons-nous faire bonne figure, Julie et moi, sur un trône étranger... ?

NAPOLÉON. — Mais — pourquoi — étranger ? Je suis Roi d'Italie.

JOSEPH. — C'est vrai — pardon.

NAPOLÉON. — Lucien, je t'ai fait Prince de Canino. Je n'oublierai jamais ce que tu as fait, ce que tu as été pour moi le 18 brumaire — mais tu as malheureusement contracté un mariage qui me prive du bonheur de placer sur ta tête la couronne d'Espagne.

LUCIEN. — Mais, je ne demande rien.

NAPOLÉON. — Non, en effet, tu ne demandes rien — mais ce qui importe avant tout est d'assurer à l'Empire une descendance valable. Or, d'une part, Joseph n'ayant pas d'enfant mâle, ma succession, de droit, revient à tes enfants — puisque Corvisart m'assure que je ne puis pas en avoir — alors que moi je suis certain que c'est Joséphine qui n'en peut plus donner. Cependant, si j'hésite encore à divorcer, c'en est la cause. Luciano, je te le demande pour la dernière fois : divorce, épouse la fille d'un monarque — et conserve ta femme pour maîtresse.

LUCIEN. — Proposition déshonorante pour elle et mes enfants. Je la repousse.

NAPOLÉON. — Je te ferai remettre demain tes passeports pour les États-Unis.

LUCIEN. — Bien, Sire.

NAPOLÉON. — Louis, je te fais Roi de Hollande.

LOUIS. — J'en remercie profondément Votre Majesté.

NAPOLÉON. — Jérôme, puisque tu as consenti à rompre ton mariage avec Miss Paterson et puisque tu épouses la Grande-Duchesse de Wurtemberg, aussitôt le mariage conclu, tu seras Roi de Westphalie.

JÉRÔME. — Sensible à l'honneur qu'Elle veut bien me faire, je remercie profondément Votre Majesté.

CAROLINE. — Et nous ?

NAPOLÉON. — Qui, « vous » ?

CAROLINE. — Murat et moi.

NAPOLÉON. — Murat est Maréchal de France.

MURAT. — Oui...

NAPOLÉON. — Est-ce que cela ne vaut pas tous les titres du monde ?

MURAT. — Heu... si.

NAPOLÉON. — Murat, méfiez-vous toujours un peu.

MURAT. — De vous ?

NAPOLÉON. — Non, de vous-même. Et souvenez-vous — sans que cela devienne une obsession pourtant — souvenez-vous qu'en 93 vous aviez demandé à vous appeler Murat — vous qui avez su vous faire un si beau nom depuis. Alors ne soyez pas trop assoiffé de noblesse !

CAROLINE. — Maréchal, oui, c'est très beau, je n'en disconviens pas — mais à ce compte-là, moi, je n'ai rien, et je suis cependant ta sœur !

PAULINE. — Moi aussi, je suis sa sœur — et je ne réclame rien.

ÉLISA. — Et moi, est-ce que je ne suis pas sa sœur autant que toi ?

CAROLINE. — Oui, mais vous deux, c'est autre chose. Vous avez épousé des étrangers. Borghèse et Bacciochi sont italiens tous deux, tandis que Murat, lui, est français !

JOSEPH. — Mais, mon cher Murat, si vous voulez le trône de Naples, je vous le cède bien volontiers.

NAPOLÉON. — Tu me ferais plaisir, mon ami, en ne disposant pas des dons que je te fais. D'ailleurs, prends garde à toi, Joseph, et ne commets pas l'imprudence de te mettre en opposition avec moi. Fuis mes ennemis plutôt que de les fréquenter — abstiens-toi de paraître chez M^{me} de Staël — ne t'amuse pas à comploter avec Bernadotte — ordonne à tes filles de m'appeler « l'Empereur » et non pas « le Premier Consul ». Tu fais le démocrate, l'esprit fort — mais comprends bien que je ne te donne pas deux millions par an pour te promener dans les rues de Paris en frac et en chapeau rond.

Et tous, d'ailleurs, je vous prie de considérer que la raison d'État n'est jamais étrangère aux déterminations que je prends. Ce n'est pas sans raison que je te fais Roi de Naples — Jérôme, Roi de Westphalie — et Louis, Roi de Hollande.

JÉRÔME. — Nous en sommes bien sûrs.

JOSEPH. — Mais nous n'en sommes pas moins surpris.

CAROLINE, en italien. — Alors que jusqu'ici tu as toujours été le préféré de l'Empereur !

PAULINE, en italien. — Et si tu t'imagines que Jérôme aurait accepté de renvoyer son Américaine s'il n'avait pas reçu la promesse d'un trône !

NAPOLÉON, en italien. — Vous êtes trois pimbêches et je vous prie de vous taire !... À vous entendre, ma parole, on croirait que je vous ai frustrées de l'héritage du Roi notre père. Dites-moi bonsoir — et allez vous disputer ailleurs.

Pauline, Élixa et Caroline viennent l'embrasser à tour de rôle et chacune en profite pour lui demander quelque chose à l'oreille.

NAPOLÉON à Pauline, en italien. — Je ne dis pas non.

À Élixa.

Peut-être.

À Caroline.

On verra cela.

Roustan est entré. Il passe à l'Empereur, posée sur un plateau, une petite feuille de papier — un nom sans doute.

Et quant à vous, Messieurs mes Frères, donnez l'exemple de la dignité — et abstenez-vous de ces plaisirs frivoles qui sont dégradants pour le cœur et nuisibles à l'État.

Ayant parlé, il est brusquement sorti.

Dans le salon boudoir — à Trianon.

Napoléon paraît. Une jeune femme est là qui l'attend — souriante, offerte, ravissante et sans manières.

C'est Éléonore Denuelle.

Deux fauteuils sont placés aux angles de la cheminée où flambe un feu de bois.

Éléonore occupe l'un d'eux. Elle se dresse en voyant paraître l'Empereur.

NAPOLÉON. — Bonsoir, Mademoiselle.

ÉLÉONORE. — Bonsoir, Monsieur — Oh ! Pardon : bonsoir, Sire. Ce n'est pas que je sois troublée, remarquez bien...

NAPOLÉON. — Ah ! Non ?

ÉLÉONORE. — Oh ! Non, ça, pas du tout — mais ce qui me fait quelque chose, c'est votre ressemblance...

NAPOLÉON. — Avec qui ?

ÉLÉONORE. — Avec vous. C'est incroyable à quel point vous êtes ressemblant !... Dame, il est vrai qu'on voit votre portrait partout — et il n'y a peut-être personne qui soit plus connu que vous !

Un geste de l'Empereur — et tous deux ils s'asseyent.

NAPOLÉON. — Quel est votre nom ?

ÉLÉONORE. — Éléonore — mais je peux en changer, si vous le désirez.

NAPOLÉON. — Éléonore tout court ?

ÉLÉONORE. — Non : Denuelle — et puis, ce n'est pas encore fini : Denuelle de la Plaigne. Il paraît que je suis la fille de l'auteur de Faublas. Mais ça — comment savoir !

NAPOLÉON. — Mariée ?

ÉLÉONORE. — Nous divorçons.

NAPOLÉON. — Vous le voyez encore ?

ÉLÉONORE. — Tous les mois, cinq minutes.

NAPOLÉON. — ?

ÉLÉONORE. — C'est le règlement, dans les prisons.

NAPOLÉON. — Ah ! Il est... ?

ÉLÉONORE. — Oui. Emprisonné. C'est une canaille. Lui, il aime mieux qu'on dise « fripon » — mais c'est quand même une canaille. Je peux m'asseoir là ?

NAPOLÉON. — À ma place ?

ÉLÉONORE. — Non — sur vos genoux.

Et elle s'assied sur ses genoux.

Est-ce que vous me trouvez jolie ?

NAPOLÉON. — Très jolie, oui.

ÉLÉONORE. — Alors ?... D'après ce qu'on m'a dit, vous êtes toujours pressé — surtout ne changez pas vos habitudes pour moi. Ce serait drôle que le Monsieur qui passe sa vie à donner des ordres s'amuse à en recevoir d'un petit bout de femme comme moi. Embrasse-moi dans le cou.

Sympathique en diable, elle est franchement absurde et sans malice aucune. Il l'embrasse dans le cou.

Dégrafez-moi ma robe !... Il le fait !... Ce qu'il peut être gentil !... Mais, mes enfants, on n'est pas là pour s'amuser !

Elle lui passe les bras autour du cou et lui donne un baiser sur les lèvres.

Dans le salon, à la Malmaison.

Tous entrent et s'asseyent en parlant.

Napoléon est là dans un fauteuil, un peu à l'écart et soucieux.

JUNOT. — Cela s'est passé le... 7 fructidor an IV, c'est bien simple.

JOSEPH. — Ce n'était pas en fructidor...

JULIE. — Et c'était en... l'an III.

JOSÉPHINE. — Mais — le 12 floréal.

MM^E LAETITIA. — C'était en germinal, mes enfants.

JOSÉPHINE. — Non, ma mère... pardon — car le 4 ventôse...

CAULAINCOURT. — Je puis vous affirmer que de brumaire an II jusqu'au 20 messidor...

NAPOLÉON. — Méneval, écrivez : « À dater du 1^{er} janvier prochain, le calendrier grégorien sera rétabli » — j'en ai assez !

TOUS. — Ah !!!

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Mais le 25 septembre 1806, il repartait encore...
... ayant pour objectif la Prusse.

Au bivouac de l'Empereur, à Gera.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Et le 14 octobre, l'armée prussienne et lui allaient se rencontrer à Iéna.

L'Empereur écrit, sa feuille de papier posée sur un tambour.

À l'entrée du bivouac se trouvent des officiers de son état-major.

NAPOLÉON, écrivant. — « Ma chère Joséphine, mes affaires vont bien. Avec l'aide de Dieu, cela va prendre un caractère bien terrible pour le pauvre Roi de Prusse que je plains personnellement parce qu'il est bon. »

Une salve d'artillerie l'interrompt brusquement. Il pose sa plume, se lève — Roustan lui donne son chapeau et l'aide à mettre sa redingote.

L'Empereur saute sur son cheval, entraînant son état-major.

La bataille d'Iéna.

Et c'est le choc brutal des soldats du Roi de Prusse contre la Grande Armée.

Bataille transformée en une éclatante victoire remportée par l'Empereur.

Devant le bivouac de Napoléon.

Celui-ci revient, suivi de son état-major — et la joie est peinte sur tous ces visages.

Au bivouac de l'Empereur.

S'étant rapidement débarrassé de son chapeau et de sa redingote, l'Empereur s'assied à son bureau, prend la plume et il écrit.

NAPOLÉON. — « J'avais interrompu ma lettre ce matin — la bataille est gagnée — et je la reprends ce soir.

Vingt mille prisonniers, cent pièces de canon et des drapeaux en nombre.

Je coucherai dans trois jours à Potsdam, j'irai saluer le tombeau de Frédéric II — et, puisqu'il n'en fait rien, je rapporterai son épée !

Je me porte à merveille.

Adieu, mon amie. Porte-toi bien et aime-moi. »

Aux portes de Berlin.

Une foule immense acclame l'Empereur.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — L'Empereur ayant frappé la Prusse d'une contribution de guerre de cent cinquante-neuf millions de francs — le Prince de Hatzfeldt lui remet symboliquement les clefs de la ville.

Ces clefs lui sont offertes sur un coussin de velours passementé d'or.

Le 20 décembre, l'Empereur est au Château de Pultusk.

Dans une salle à manger du château, où, seul à table, l'Empereur déjeune. Duroc vient de paraître et arbore un large sourire.

NAPOLÉON. — Qu'y a-t-il, mon ami, vous semblez rayonnant.

DUROC. — Je le suis à juste titre, Sire. Un message verbal qui vous vient de Paris va vous causer une très grande joie. Le 13 décembre, M^{lle} Éléonore Denuelle que vous avez reçue à Paris...

NAPOLÉON. — Je m'en souviens fort bien.

DUROC. — ... a mis au monde un enfant du sexe masculin qui vous ressemble « merveilleusement » — dit-elle — et elle vous prie de bien vouloir lui donner un nom vous-même. Elle veut savoir aussi comment le déclarer.

NAPOLÉON. — Si vous ne me voyez pas bondir de joie, Duroc, c'est parce que la nouvelle est plus grave que douce — et qu'elle peut avoir des conséquences incalculables — en admettant, bien sûr, que la chose soit vraie.

DUROC. — Et vous en doutez, Sire ?

NAPOLÉON. — Comment n'en pas douter !... Quand ma mère aura vu l'enfant — je vous dirai alors ce qu'il faut en penser. Jolie fille d'ailleurs, que cette Éléonore — mais sans éducation et dotée du cerveau d'une bergeronnette !... Elle faisait une chose assez extraordinaire. Comme elle

s'ennuyait à mourir avec moi, tandis que nous faisons l'amour, elle avançait avec le pouce de son pied droit les aiguilles de la pendule qui se trouvait accrochée dans l'alcôve... Une heure avec l'Empereur Napoléon I^{er}, c'était trop long pour elle ! Je ne l'ai vue que trois fois, du reste.

DUROC. — Une seule fois aurait suffi pour...

NAPOLÉON. — Mais nous sommes d'accord — et, dans ce doute même, je m'en voudrais de m'abstenir.

Écrivez, s'il vous plaît : « Que cet enfant soit déclaré : né de M^{me} Éléonore Denuelle — et de père absent. Qu'une somme de 20 000 francs lui soit immédiatement remise — et pour prénom, qu'il porte... » heu...

DUROC. — Le vôtre ?

NAPOLÉON. — Ah ! Non — c'est trop.

DUROC. — De la moitié ?

NAPOLÉON. — Comment « de la moitié » ?

DUROC. — Léon ?

NAPOLÉON. — Oui, Léon, je veux bien. Et tâchons à n'y plus penser.

Duroc salue et se retire.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — À dater de ce jour, il y pensa sans cesse, mettant ainsi la pauvre Joséphine en grand danger.

Au Kremlin.

Dans le cabinet de travail du Tzar Alexandre I^{er}.

Le Tzar Alexandre I^{er} est à son bureau — et il a près de lui deux officiers supérieurs.

D'une plume nerveuse, il raye la Pologne de la carte d'Europe.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Mais voilà que le Tzar s'en mêle et met la main sur la Pologne — sous le prétexte, faux d'ailleurs, de la défendre.

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Sur mes conseils, l'Empereur jure de protéger cette pauvre Pologne. Il m'en nomme le Gouverneur.

MM^E DE DINO. — Vous vous retrouvez à Varsovie le 2 janvier — et devant cette nomination...

TALLEYRAND. — Je m'incline.

Dans l'un des grands salons de l'hôtel Czartoryski que Talleyrand occupe à Varsovie.

Talleyrand s'incline devant l'Empereur qui vient de paraître.

Hormis quelques laquais, discrètement placés aux portes, l'Empereur et Talleyrand sont seuls.

TALLEYRAND. — Sire.

NAPOLÉON. — Monsieur le Gouverneur de Varsovie, je vous salue. Êtes-vous satisfait de votre nouvel emploi ?

TALLEYRAND. — Oui, Sire, car j'espère m'en montrer digne. J'y vois comme un heureux présage des sentiments de Votre Majesté à l'égard de la Pologne qui ne figure plus sur les cartes de l'Europe, et à laquelle il conviendrait de rendre son unité qui va nous être nécessaire pour nous protéger des Cosaques.

NAPOLÉON. — La Pologne... la Pologne...

TALLEYRAND. — Sire, apprenez à la connaître.

NAPOLÉON. — ?

TALLEYRAND. — Elle est dans mon petit salon. Puis-je la prier d'entrer ?

NAPOLÉON. — S'il vous plaît.

Talleyrand ouvre une porte et demande la Comtesse Walewska.

Un instant plus tard, paraît Marie Walewska.

TALLEYRAND. — La Comtesse Walewska.

Marie Walewska se jette aux genoux de l'Empereur.

Elle est jeune, elle est belle et, nationalement vêtue comme elle est, elle est effectivement la Pologne personnifiée.

MARIE WALEWSKA. — Sire, au nom du ciel, délivrez la Pologne ! Sire, prenez le sang de tous les Polonais — proclamez-vous Roi de Pologne, et vous aurez ainsi le cœur des Polonaises !

NAPOLÉON. — J'aimerais vous revoir, Madame.

TALLEYRAND. — Si Votre Majesté le veut bien, vous la reverrez... jeudi ?

Elle et l'Empereur se consultent un instant du regard — et la date proposé par Talleyrand est acceptée déjà.

Marie fait la révérence et aussitôt elle se retire.

NAPOLÉON. — J'aime bien la Pologne.

TALLEYRAND. — Et vous voyez qu'elle n'est pas aussi petite que vous le supposiez.

NAPOLÉON. — Vous aurez donc toujours des femmes plein vos poches !

Le jeudi suivant.

Dans ce même salon — où Talleyrand se trouve seul.

L'Empereur est dans le salon voisin, entouré de femmes élégantes et jolies.

Il est visiblement soucieux.

Talleyrand l'est aussi.

Mais un laquais annonce :

LE LAQUAIS. — M^{me} la Comtesse Walewska.

Elle entre et Talleyrand l'accueille — mal.

TALLEYRAND. — Vous êtes en retard, Madame — vous portez une couronne de lauriers — mais vous n'avez aucun bijou et votre robe est blanche.

Et vous savez cependant que l'Empereur Napoléon aime qu'une femme soit en rose et plus décolletée que vous n'êtes.

MARIE WALEWSKA. — Prince, le Gouvernement Provisoire de mon pays m'a fait demander de me tenir à la disposition de l'Empereur Napoléon — et je pense avoir revêtu la robe qui convient à un holocauste.

Talleyrand a offert son bras à Marie et ils se dirigent tous deux vers le salon voisin où se trouve l'Empereur.

Dans le même salon, toujours.

L'Empereur est seul avec Talleyrand et, tout en parlant, ils se promènent de long en large.

NAPOLÉON. — Comment, voilà une femme à qui je n'ai pas caché le vif sentiment qu'elle m'inspire, et dont, depuis huit jours, chaque soir, j'attends la visite — vainement. Voilà une femme qui a reçu de moi des lettres enflammées — à qui j'ai fait porter des fleurs — à qui j'ai fait remettre d'admirables bijoux — et qui me les a renvoyés !

TALLEYRAND. — Eh bien, Sire, vous voyez que je ne vous trompais pas lorsque je vous vantais la noblesse de ce petit pays.

NAPOLÉON. — Et pourtant, je vous conseille de ne m'en plus parler.

TALLEYRAND. — Sire, je me suis engagé un jour sur l'honneur à ne jamais vous trahir sans vous en avoir avisé la veille.

Si la Pologne par vos soins ne redevenait pas indépendante...

NAPOLÉON. — Qu'arriverait-il ?... Parlez !

TALLEYRAND. — Ce serait le commencement de la fin.

Une porte s'ouvre et le chambellan annonce :

LE CHAMBELLAN. — M^{me} la Comtesse Walewska.

Marie paraît, enveloppée dans une dentelle d'or. Elle porte une robe rose et elle est constellée de bijoux.

MARIE WALEWSKA. — Et, vous voyez, ma robe est rose.

NAPOLÉON. — Que s'est-il donc passé ?

MARIE WALEWSKA. — Au premier rendez-vous que vous m'avez fixé...

NAPOLÉON. — Où tu n'es pas venue...

MARIE WALEWSKA. — Je serais venue pour mon pays — mais cela me déplaisait que ce soit un marché.

Dans mon cœur, au deuxième, il y avait mon pays — et vous.

NAPOLÉON. — Au troisième ?

MARIE WALEWSKA. — Vous — et mon pays.

NAPOLÉON. — Et ce soir ?

MARIE WALEWSKA. — Je ne suis venue que pour vous seul.

Elle s'offre à lui, ils regardent tous deux si Talleyrand comprend qu'il doit se retirer — mais Talleyrand n'est plus là.

Eylau.

Le bivouac de l'Empereur.

Sous la neige, et lui debout, la lorgnette à la main...

LA VOIX DE TALLEYRAND. — De conquête en conquête, le mois suivant, l'Empereur est vainqueur à Eylau.

Un instant de bataille acharnée, vue à travers la lorgnette de Napoléon.

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Cinq mois plus tard, le 19 juin 1807, l'Empereur est à Tilsit...

Sur le Niémen, un radeau — avec la tente de l'Empereur.

LA VOIX DE TALLEYRAND. —... et le 25, sur un radeau qui se trouve placé à égale distance des rives du Niémen, l'Empereur reçoit le Tzar de toutes les Russies, pour lequel il affecte une prédilection singulière... Et bientôt il accueille aussi le Roi de Prusse.

La guerre est terminée — la paix sera conclue entre eux le 8 juillet...

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Mais d'ici là, durant une quinzaine de jours, les trois souverains dîneront les uns chez les autres, avec désinvolture et cordialité.

Le radeau — et les trois monarques dînant.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — On reste un peu surpris, mais édifiés d'ailleurs, de ces liens fraternels qui se resserrent entre monarques, à l'issue des combats meurtriers qu'ils se livrent.

Un champ de bataille — d'une bataille qui s'est livrée quelques heures auparavant. Mille morts sont couchés là et l'on entend déjà le croassement des corbeaux. Apparaissent alors l'Empereur, le Tzar et le Roi de Prusse.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Mais, ne les a-t-on pas vus, un jour, arpentant un champ de bataille où la veille ils s'étaient affrontés — et, pacifiquement, tirant encore des coups de feu — mais, cette fois, sur des oiseaux carnassiers et voraces ?

Le cabinet de travail de l'Empereur à Saint-Cloud.

Napoléon est à son bureau. Son secrétaire est près de lui.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Et, le 26 juillet, l'Empereur est à Saint-Cloud. Il travaille, il ordonne, il décrète...

Il fait fermer dix-sept théâtres sur vingt-cinq. Il octroie des pensions...

NAPOLÉON. — Bourrienne !

Entre Méneval.

MÉNEVAL. — Sire !

NAPOLÉON. — Oh ! Pardon, Méneval. Petit à petit je vais m'y faire.

Dans le cabinet de travail de l'Empereur à la Malmaison.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Il organise la Cour des Comptes.

Dans le cabinet de toilette de l'Empereur à Fontainebleau.

Napoléon est en robe de chambre, se faisant la barbe et ayant auprès de lui Constant et Roustan.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Se souvient-il d'une jolie femme, entrevue l'avant-veille, il lui fait dire qu'il l'attendra le lendemain, dans la soirée.

Dans le cabinet de travail de l'Empereur aux Tuileries.

Méneval est près de lui.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Il fixe à 3 530 000 francs les dépenses secrètes de la Police — et rien ne lui échappe — et tout lui passe par les mains.

MÉNEVAL. — Sire, M. Barbé-Marbois, Ministre des Finances, est au salon.

NAPOLÉON. — C'est bien.

Une porte s'ouvre. Marchand paraît.

MARCHAND. — Sire, M^{lle} Delacroix est arrivée.

NAPOLÉON. — M^{lle} Delacroix ?

MÉNEVAL. — C'est cette jeune personne rousse à qui Votre Majesté...

NAPOLÉON. — Est-elle vraiment rousse ?

MARCHAND. — Oh ! Sire !

NAPOLÉON. — Qu'elle soit dans ma chambre.

MARCHAND. — Elle s'y trouve, Sire.

NAPOLÉON. — Qu'elle attende.

Marchand se retire.

NAPOLÉON. — Et quant à l'obligation de payer à l'entrée des églises, c'est une chose révoltante. On ne doit pas priver les pauvres, parce qu'ils sont pauvres, de ce qui les console de leur pauvreté.

À un laquais.

Faites entrer M. Barbé-Marbois.

Le secrétaire particulier se retire. Une porte s'ouvre. Marchand paraît.

MARCHAND. — Sire, M^{lle} Delacroix demande...

NAPOLÉON. — Qu'elle se déshabille.

Le laquais, entrant et annonçant. — M. le Ministre des Finances.

Entre M. Barbé-Marbois, avec son portefeuille sous le bras.

NAPOLÉON. — Monsieur Barbé-Marbois, je vais vous prier de bien vouloir me remettre votre portefeuille.

M. BARBÉ-MARBOIS. — Oh !...

NAPOLÉON. — J'y suis contraint par des considérations relatives au bien de mon service.

M. Barbé-Marbois a posé son portefeuille sur le bureau de l'Empereur. Une porte s'ouvre. Marchand paraît.

MARCHAND. — Sire, M^{lle} Delacroix...

NAPOLÉON. — Qu'elle se couche.

Marchand se retire.

NAPOLÉON. — Je vous avais avisé, Monsieur, qu'aucun paiement ne devait se faire à la Trésorerie que sur ordonnance de mes Ministres.

Brève vision de M^{lle} Delacroix couchée et attendant.

M. BARBÉ-MARBOIS. — J'ose espérer que Votre Majesté ne m'accuse pas d'être un voleur.

NAPOLÉON. — Je le préférerais cent fois. Au moins la friponnerie a des bornes, tandis que la sottise n'en a pas.

Une porte s'ouvre. Marchand paraît.

MARCHAND. — M^{lle} Delacroix...

NAPOLÉON. — Qu'elle s'en aille.

Resté seul, l'Empereur reprend, dans sa poche, la dépêche de Marie Walewska et la relit.

La Malmaison. Dans la chambre de Joséphine. Napoléon tient Joséphine dans ses bras.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Or, le 22 septembre, il repart pour Erfurt...

Sa décision de divorcer est prise — elle est formelle — et il s'était juré d'en informer l'impératrice à l'heure de son départ...

Mais il y a des regards de femme qui vous serrent le cœur — surtout lorsque ces femmes, très au courant de tout, ne veulent pas qu'on leur en dise davantage.

Elle pose ses lèvres sur les siennes.

Chez Talleyrand.

MM^E DE DINO. — Prince, n'avez-vous pas oublié de nous dire qu'en Espagne...

TALLEYRAND. — Je n'oublie rien, Madame — et laissez-moi vous raconter l'Empereur à ma façon — en négligeant ce soir ce que le temps ne manquera pas d'éliminer par la suite.

MM^E DE DINO. — Mais, pourtant, Trafalgar...

TALLEYRAND. — Que l'Angleterre s'en souviene — mais pas nous. Les événements dès lors vont se précipiter...

En rase campagne. La Grande Armée s'étend à perte de vue.

Bataille d'Essling.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Vainqueur à Essling, l'Empereur concentre ses forces dans l'île de Lobau — puis, ayant fait sauter tous les ponts du Danube, il passe avec Murat la revue de ses troupes. Mais une

nouvelle affreuse vient, hélas, lui gâter sa joie : le Maréchal Lannes, mortellement blessé, a dû subir l'amputation des deux jambes.

Sur le champ de bataille — après la bataille. Et dans une tente, improvisée avec des branches et des morceaux de toile, le maréchal Lannes agonise, ayant subi l'amputation des deux jambes. Un médecin, deux chirurgiens et trois infirmiers s'empressent autour du brancard sur lequel il va s'éteindre. Un médecin lui fait respirer un flacon d'ammoniaque.

LANNES. — Eh ! Quoi ! vous osez mettre une cochonnerie pareille sous le nez d'un Maréchal d'Empire !

À ce moment paraît l'Empereur. Il se précipite vers Lannes, met un genou à terre et le prend dans ses bras.

LANNES. — Oh ! Sire.

NAPOLÉON. — Tu vivras, mon ami, tu vivras.

Lannes lui répond d'une voix à peine perceptible.

LANNES. — Je le voudrais bien, Sire, si je peux être encore utile à la France et à Votre Majesté.

Ils se regardent longuement, douloureusement — puis l'Empereur se relève. Son gilet blanc est taché du sang de Lannes. L'Empereur est à sa gauche — mais Lannes a détourné la tête et, par l'ouverture de la tente, son regard s'est posé sur des milliers de soldats morts. Alors il appelle l'Empereur.

LANNES. — Sire !

NAPOLÉON. — Mon ami ?

LANNES. — Sire, je vous ai souvent déplu par l'incongruité de mes observations...

NAPOLÉON. — Ne parlons plus de tout cela...

LANNES. — Si — parlons-en pendant une seconde encore. Dans quelques heures... vous aurez perdu... un homme qui meurt... avec la consolation et la gloire... d'avoir été votre meilleur ami...

Puis il fait un geste formel et Napoléon reprend sa place à genoux près de lui. Lannes lui montre alors tous ces héros tués — puis, ayant passé sa main autour du cou de l'Empereur et l'attirant à lui, il lui crie dans l'oreille :

Assez !

En rase campagne — Napoléon passe la revue des carrés de la Garde.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Mais — en dépit de ce conseil, il prépare Wagram — et, parcourant la ligne, il indique à chacun les buts qu'il faut atteindre...

Il conseille Oudinot — il parle à Macdonald — et revoit Masséna, blessé la veille — et qui passe la revue de ses hommes en calèche.

Bataille de Wagram.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — 6 juillet 1809 — Wagram ! Victoire fulgurante — qui débuta par un exploit resté fameux du Général de Flahaut — et qui, commencée à l'aurore, se termina triomphalement dans la soirée du même jour...

Et lorsque la nuit fut venue, la Grande Armée se reposa...

La Grande Armée s'endort.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Mais — que faisait l'Empereur ?

Il dormait.

Il venait de passer soixante heures à cheval — et, harassé de fatigue, il était tombé dans les bras que lui tendaient ses grenadiers — puis, aussitôt, il s'était allongé sur l'herbe et s'était endormi...

Pour qu'il ne prît pas froid, ses soldats qui l'aimaient avaient dressé autour de lui une pyramide de tambours.

Protégé par ceux-ci — et gardé par ceux-là, Napoléon dormait avec sa Grande Armée.

Les maréchaux Ney, Lefebvre et Oudinot se sont assis — mais assez loin les uns des autres.

Dans le silence de la nuit s'élève alors un chant — berceuse ou bien chanson — que se partagent les trois maréchaux — et que ponctuent les grenadiers.

LE MARÉCHAL NEY.

Il faudra bien qu'la guerre
Finiisse un beau matin...
Quand finira la guerre
Je reverrai ma mère
Si l' Bon Dieu le veut bien...

TOUS.

Car faudra bien qu'la guerre
Finiisse un beau matin.

LE MARÉCHAL OUDINOT.

Quand finira la guerre
Moi qui n'ai plus ma mère
J'la r'verrai p't-être aussi
Pour peu que Dieu le Père
M'envoie au Paradis...

TOUS.

Car faudra bien qu'la guerre
Finiisse un beau matin.

LE MARÉCHAL LEFEBVRE.

Quand y aura plus de guerre
Lorsque les Autrichiens
Les Russes et les Prussiens
S'ront couchés sous la terre
Avec les Parisiens
Il faudra pourtant bien
Que les civils enfin
Se mettent en militaires
Et se déclarent la guerre
Pour se distraire un brin !

TOUS

Car faudra bien qu'la guerre
Finiisse un beau matin.

La Grande Armée s'éveille.

L'Empereur est déjà au travail, une planche placée sur deux tambours lui servant de bureau.

Les deux maréchaux sont devant lui.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — À son réveil, il nomme Maréchaux d'Empire Macdonald et Marmont. L'Armistice sera signé dans vingt-quatre heures avec l'Autriche...

LA VOIX DE TALLEYRAND. — De retour à Paris, une nouvelle lui parvient de Varsovie, qui comble ses vœux les plus chers : la Comtesse Walewska vient de mettre au monde un enfant qu'elle a fait baptiser sous le nom d'Alexandre.

Dans le cabinet de travail de l'Empereur à Trianon.

L'Empereur est assis à son bureau, Méneval est près de lui.

NAPOLÉON. — Méneval — écrivez.

« À dater d'aujourd'hui, que le fils de M^{me} la Comtesse Walewska reçoive 170 000 francs de rente...

D'autre part, que le fils de M^{me} Éléonore Denuelle reçoive, à sa première dent de sagesse, vingt actions au porteur des canaux d'Orléans. Enfin, qu'on donne à M. de Pellapra la Recette Générale des Finances du Calvados — à la seule condition qu'il reconnaisse la petite fille que m'a donnée sa femme avant son mariage... »

Mais que l'impératrice ne sache rien de tout cela — elle me demanderait d'adopter l'un de ces petits garçons !

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Or, Joséphine allait précisément commettre une imprudence folle.

Le cabinet de travail de l'Empereur à la Malmaison.

Napoléon écrit. Joséphine entre et vient s'asseoir en face de lui sans y être invitée.

JOSÉPHINE. — Il ne faut pas que mon impérial époux s' imagine que je suis dans l'ignorance de ses innombrables et constantes infidélités. Je reçois même assez de femmes pour en être informée sur l'heure ! Ainsi, j'ai su votre aventure interminable avec M^{me} Duchâtel — votre liaison fort scandaleuse, au Caire, avec M^{me} Fourès qui s'habillait souvent en homme... Ai-je ignoré votre aventure avec la Grassini, cette chanteuse italienne ?... Vous parlerai-je encore de ma très grande amie Carlotta Brentano, que vous traitiez d'« encas » — qui ne quittait jamais ni ses gants ni ses bas, parce que vous lui aviez dit qu'elle avait de « vilains abattis » ? Vous parlerai-je enfin de M^{lle} George et de la Duchesnois ? Non — mais parlons plutôt de la Comtesse Walewska...

Napoléon, qui ne l'avait pas encore regardée, lève brusquement la tête et son œil est sévère.

Elle se lève.

Pas ce soir ? Soit. Gardons-la pour la bonne bouche.

Elle sort, et l'Empereur, blême de rage, se remet au travail — mais bientôt il s'interrompt, ouvre un tiroir, y prend le Code civil et cherche la page qui l'intéresse.

NAPOLÉON. — Divorce... divorce... divorce...

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Ainsi, l'heure fatale avait sonné pour elle...

15 décembre 1809 — le salon du Conseil aux Tuileries.

Autour d'une table ovale recouverte d'un tapis de velours rouge brodé aux armes de l'Empereur sont assis en costume d'apparat : M^{me} Mère, les frères de l'Empereur à l'exception de Lucien, ses sœurs, Hortense, Eugène et Murat.

Leur attitude est compassée et, tous, ils sont émus.

Une large porte à deux battants vient de s'ouvrir. Entrent Cambacérès et Regnault de Saint-Jean-d'Angély — et Joséphine qu'ils encadrent.

CAMBACÉRÈS. — Sa Majesté l'impératrice.

Joséphine vient prendre noblement sa place et, sans s'être assise, elle donne lecture de sa déclaration.

JOSÉPHINE. — « Avec la permission de notre auguste et cher époux, je dois déclarer que, ne conservant aucun espoir d'avoir des enfants qui puissent satisfaire les besoins de sa politique et l'intérêt de la France, je me plais à lui donner la plus grande preuve d'attachement et de dévouement qui ait jamais été donnée sur la terre. Je tiens tout de ses bontés, c'est sa main qui m'a couronnée et, du haut de ce trône, je n'ai reçu que des témoignages d'affection et d'amour du peuple français. »

À ce moment, l'Empereur paraît dans l'encadrement d'une porte qui se trouve en face d'elle.

Joséphine le voit — elle en a le cœur serré et elle fait un immense effort pour poursuivre sa lecture.

« Je crois reconnaître tous ces sentiments en consentant à la dissolution d'un mariage qui désormais est un obstacle au bien de la France... »

Étant à grand-peine parvenue jusque-là, elle s'effondre dans son fauteuil et, silencieusement, laisse couler ses larmes.

Cambacérès et Regnault de Saint-Jean-d'Angély se sont précipités vers elle. Regnault lui a pris des mains la lettre qu'elle lisait — et il poursuit aussitôt la lecture.

REGNAULT DE SAINT-JEAN-D'ANGÉLY. — « ... mais la dissolution de mon mariage ne changera rien aux sentiments de mon cœur : l'Empereur aura

toujours en moi sa meilleure amie. Je sais combien cet acte commandé par la politique et par de si grands intérêts a froissé son cœur... »

Et Joséphine, alors, sans se lever, sans reprendre sa lettre, et les yeux dans les yeux de l'Empereur, en termine pourtant la lecture.

JOSÉPHINE. — « ... mais l'un et l'autre nous sommes glorieux du sacrifice que nous faisons au bien de la Patrie. »

Ayant prononcé ces mots, elle laisse tomber sa tête dans ses mains. Sans hâte, l'Empereur s'est approché d'elle. Il a trempé l'une des plumes dans l'encre, il a signé le parchemin — et, maintenant, il glisse tout doucement la plume entre les doigts de l'impératrice...

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Par la suite, elle se retira à la Malmaison que l'Empereur lui abandonnait.

Le cabinet de travail de l'Empereur à Trianon.

Sont présents : Napoléon, son frère Joseph, le général Duroc, le maréchal Berthier, Junot et M. de Talleyrand.

NAPOLÉON. — Je ne sais pas d'heure plus cruelle que celle que nous venons de vivre — et cependant Dieu m'est témoin qu'on ne pouvait pas avoir plus de patience que je n'en ai eue !

Voilà onze ans qu'un soir, au Caire, Junot a cru devoir me donner des précisions que je ne lui demandais pas.

JUNOT. — Et l'Empereur ne me l'a jamais pardonné.

NAPOLÉON. — Jamais.

JUNOT. — Et quand vous m'avez fait Duc d'Abrantès, j'ai pensé que c'était pour oublier mon nom !

BERTHIER. — Si nous parlions de l'avenir — de l'avenir immédiat ?

JOSEPH. — Assez parlé divorce.

DUROC. — Oui — parlons mariage.

Tous regardent l'Empereur.

NAPOLÉON. — Eh bien ! Messieurs, j'hésite... entre plusieurs princesses.

Tous se tournent vers un personnage que l'on n'avait pas encore vu. C'est Talleyrand.

NAPOLÉON. — Ministre des Affaires Extérieures, on se tourne vers vous.

TALLEYRAND. — Sire, n'hésitez pas. Je sais votre penchant pour la jeune sœur du Tzar — mais une alliance avec Moscou ne peut que contrarier l'Allemagne, l'Autriche — et l'Angleterre.

NAPOLÉON. — Alors, l'Autriche ?

TALLEYRAND. — Assurément.

JOSEPH. — Comment est-elle ?

TALLEYRAND. — Marie-Louise ? Elle est charmante.

Il a sorti de sa poche un médaillon — qui va passer de main en main.

TOUS. — Charmante... Fine... Délicieuse...

Le médaillon est parvenu à l'Empereur.

NAPOLÉON. — Je le garde.

TALLEYRAND. — Acceptez-le plutôt.

NAPOLÉON. — Si je devais me décider pour Marie-Louise, c'est vous, Berthier, que j'enverrais à Vienne, en qualité d'Ambassadeur.

L'Empereur est allé s'asseoir à son bureau. Il a sorti le Code civil de son tiroir et nerveusement il le feuillette.

Mariage... mariage...

JOSEPH. — Que fait-il ?

DUROC. — Il feuillette le Code civil.

TALLEYRAND. — Dont on dira plus tard que c'est son œuvre capitale.

DUROC. — Et ce sera vrai ?

TALLEYRAND. — Peut-être pas.

JOSEPH. — L'Archiduchesse Marie-Louise — à mon avis — serait le meilleur des mariages...

TALLEYRAND. — Considéré comme alliance.

NAPOLÉON. — À vrai dire, Messieurs, et s'il m'était permis de m'exprimer vulgairement — je ne vous cacherais pas qu'à l'heure actuelle je cherche un ventre...

LA VOIX DE TALLEYRAND. — C'est à Schönbrunn qu'il l'a trouvé...

Au château de Schönbrunn.

Dans le salon de musique — au cours d'une soirée intime.

Sont présents : l'Empereur d'Autriche François II, le Prince de Metternich, le Maréchal Berthier, le Comte Otto, Ambassadeur de France, le Comte de Neipperg, l'Archiduchesse Marie-Louise et ses quatre demoiselles d'honneur, et, au piano, Beethoven, qui achève de jouer l'« Appassionata ». Il est fort applaudi et complimenté.

TOUS, en allemand. — Admirable... Merveilleux... Il est vraiment le plus grand magicien du monde.

BERTHIER. — C'est véritablement un homme de génie.

LE COMTE OTTO. — Croyez-vous que Sa Majesté va lui demander de jouer autre chose ?

METTERNICH. — Oui — et je sais justement quoi.

BERTHIER. — Ah ! Vous savez ce que... ?

METTERNICH. — Oui.

François II est assis auprès de la cheminée — et Marie-Louise venant à lui aperçoit un médaillon qui représente Napoléon et qui est appuyé à la pendule. Elle s'en saisit aussitôt et donne libre cours à sa colère.

MARIE-LOUISE, en allemand. — Encore !

FRANÇOIS II, en allemand. — Que se passe-t-il ?

MARIE-LOUISE, en allemand. — Encore ce portrait que j'ai caché tantôt pour la troisième fois, et que je retrouve sur la cheminée ! Je veux savoir qui l'a posé là et très en vue, exprès, pour qu'il soit impossible de ne pas le voir !

S'adressant à Metternich :

Prince, il m'est extrêmement désagréable de soupçonner un homme tel que vous...

FRANÇOIS II. — Marie-Louise... Marie-Louise...

MARIE-LOUISE, en allemand. — J'en demande pardon à Votre Majesté, mais je suis convaincue que M. le Prince de Metternich est l'auteur de cette plaisanterie — car je veux espérer que c'est une plaisanterie. Pourquoi me mettre sous les yeux le portrait de cet homme que, personnellement, j'exècre ?

La première demoiselle d'honneur vient auprès de Marie-Louise.

LA PREMIÈRE DEMOISELLE D'HONNEUR. — Qui est-ce ?

Marie-Louise lui met sous les yeux le médaillon dont elle parle.

LA DEUXIÈME DEMOISELLE D'HONNEUR. — Napoléon !

Le médaillon passe de main en main, puis, quand il revient à Marie-Louise, celle-ci, d'un geste brutal, l'envoie sous la pendule.

MARIE-LOUISE. — Il y a ici, à Schönbrunn même, une espèce d'indulgence admirative que je n'admettrai jamais quand on pense que ma tante chérie, la Reine Marie-Antoinette, a été guillotinée par les amis de ce monstre.

Depuis un instant Metternich et Berthier, l'un entraînant l'autre, se sont retirés dans le salon voisin — où les voilà tous deux qui causent à mi-voix. À peine Metternich a-t-il poussé un peu la porte, que l'on entend Beethoven qui vient d'attaquer la « Symphonie héroïque ».

Deux laquais se trouvaient là, et Metternich leur a fait signe de se retirer.

BERTHIER. — Mais, alors... elle n'est au courant de rien ?

METTERNICH. — De rien encore — et que vous compreniez l'allemand ou non, Monsieur le Maréchal...

BERTHIER. — Je le devine.

METTERNICH. — Bien entendu. Et dès lors vous imaginez combien Sa Majesté et moi-même nous devons agir avec prudence et circonspection.

BERTHIER. — Soyons plus que jamais diplomates.

Metternich et Berthier viennent reprendre leur place dans le salon de musique.

Beethoven attaque à ce moment le deuxième mouvement de son chef-d'œuvre.

Marie-Louise s'agite beaucoup sur son fauteuil. Elle veut parler à son père, mais l'Empereur lui fait signe de se taire et d'écouter.

Alors, elle interpelle Neipperg.

MARIE-LOUISE, en allemand. — Neipperg ! Est-ce que ce n'est pas la « Symphonie héroïque » que M. van Beethoven est en train de jouer ?

NEIPPERG. — Si.

MARIE-LOUISE. — Oh !

BERTHIER, à Metternich. — Qu'est-ce qu'elle vient de demander à M. de Neipperg ?

METTERNICH. — Si le morceau que joue Beethoven ne serait pas la « Symphonie héroïque ».

BERTHIER. — Qu'est-ce que cela peut lui faire ?

Marie-Louise ne peut plus se contenir. Elle se lève.

MARIE-LOUISE, en allemand. — Ah ! Non, cela, vraiment, c'est dépasser les bornes !

Brouhaha. Plusieurs personnes se sont levées et Beethoven, surpris de ce qui se passe, s'est arrêté de jouer.

L'Empereur a fait signe à Metternich, et ils se parlent à mi-voix.

MARIE-LOUISE, en allemand. — Le médaillon, déjà, ce n'était pas supportable — mais que quelqu'un se soit permis — et je suis bien certaine que ce n'est pas l'Empereur — oui, que quelqu'un ait eu l'audace de demander à M. van Beethoven de jouer ce soir, ici, cette symphonie de lui qui évoque et qui glorifie les victoires remportées sur l'Autriche par cet aventurier, voleur et assassin... je ne peux pas le concevoir et je ne peux pas l'admettre.

FRANÇOIS II. — Chut !... Chut !...

MARIE-LOUISE, en allemand. — Père vénéré, que je respecte et que j'adore, c'est en vain que vous me ferez signe de me taire — il n'est pas de puissance au monde qui m'empêchera d'exhaler ma haine pour l'homme qui vient de répudier sa femme, sans respect, sans bonté... sans raison !

FRANÇOIS II. — Marie-Louise !

MARIE-LOUISE. — Sire ?

Un geste impératif de François II invite Marie-Louise à se mettre à genoux près de lui.

Elle obéit aussitôt — et il va maintenant lui parler à l'oreille.

FRANÇOIS II, en allemand. — Il me fera demander officiellement ta main mardi.

MARIE-LOUISE. — Napoléon ?

Elle a prononcé ce nom d'une voix à peine perceptible — et son trouble est inexprimable.

BERTHIER, à Metternich. — Qu'est-ce qu'il vient de lui dire ?

METTERNICH. — Que l'Empereur Napoléon la demandait en mariage.

Marie-Louise ne sait pas si elle va pleurer ou bien si elle va rire. Elle passe par toute une gamme de sentiments : la confusion, la joie, la crainte, une immense satisfaction d'orgueil et une émotion profonde.

Elle a glissé la main sous la pendule, y a retrouvé le médaillon de l'Empereur et, délicatement, elle le replace en évidence.

Berthier pendant ce temps s'est rapproché de Beethoven, et il examine la partition manuscrite que celui-ci a sous les yeux.

BERTHIER. — Ah ! Vous l'aviez dédiée d'abord à Napoléon ?

Beethoven, tendant l'oreille, l'oblige à répéter sa question.

BERTHIER. — Vous l'aviez primitivement dédiée à Bonaparte ?

BEETHOVEN. — Oui, mais par la suite j'ai rayé son nom et j'ai écrit : « Symphonie héroïque pour un grand homme ». Comme cela on devine que c'est pour lui — c'est mieux.

BERTHIER. — Certainement.

Marie-Louise vient à Beethoven — lui fait sa révérence — et murmure en français :

MARIE-LOUISE. — Pardon.

Puis, elle va reprendre sa place — tandis que Beethoven attaque de nouveau la « Symphonie héroïque ».

Dans un petit salon à Fontainebleau.

Sont présents : l'Empereur, Caulaincourt, Corvisart, Duroc.

Ils prennent le café.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Le 28 février, l'Empereur est à Fontainebleau — Berthier revient de Vienne — et le mariage avec Marie-Louise est diplomatiquement conclu. Il sera célébré le 2 avril prochain.

Entre Berthier qui vient à l'Empereur.

Napoléon serre les mains qui se tendaient vers lui — puis il offre à Corvisart son poignet — celui-ci sort sa montre de sa poche et, de son autre main, il compte les pulsations de l'Empereur — et il constate :

CORVISART. — Comme à toutes vos victoires sur l'Autriche, Sire !

NAPOLÉON. — Dites-moi, Corvisart — un homme de soixante ans qui épouse une jeune femme a-t-il des enfants ?

CORVISART. — Quelquefois, Sire.

NAPOLÉON. — Et un homme de soixante-dix ans ?

CORVISART. — Toujours !

Dans le cabinet de travail de l'Empereur aux Tuileries.

Napoléon est seul, il est nerveux, fait les cent pas — et se retourne constamment vers une porte fermée.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — 20 mars 1811 — il attend.

Qu'attend-il ?

La naissance du Roi de Rome — car il lui a déjà donné ce nom prestigieux.

Et qu'on ne vienne surtout pas lui dire que ce sera peut-être une fille...

La porte s'ouvre et Corvisart paraît. Il ne cherche pas à cacher son émotion à l'Empereur.

NAPOLÉON. — Eh bien ?

CORVISART. — Sire, l'enfant se présente mal.

NAPOLÉON. — Qu'allez-vous faire ?

CORVISART. — Il nous faut épargner l'un — ou l'autre.

NAPOLÉON. — Épargnez la mère — c'est son droit absolu. Ne perdez surtout pas la tête — et qu'elle soit traitée comme une boutiquière de la rue Saint-Denis... Oubliez, je vous prie, qu'elle est l'impératrice.

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Et cependant tout se passa le mieux du monde...

Aux Tuileries.

Dans la chambre où Marie-Louise a mis au monde le Roi de Rome. L'Empereur est penché sur le berceau de l'enfant.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — C'est un fils — et elle est sauvée...

NAPOLÉON. — Je suis l'homme le plus heureux qu'il y ait sur terre. Merci.

En lui disant merci, Napoléon a mis un baiser sur les lèvres de l'impératrice.

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — À vrai dire... il n'attendait que cela pour repartir en guerre.

LE LAQUAIS, annonçant. — M. le Général Caulaincourt, Duc de Vicence...

TALLEYRAND. — Entrez, Caulaincourt.

Un champ de bataille.

Le maréchal Ney poursuit l'armée ennemie en déroute.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Et le 7 septembre 1812, il remporte l'éclatante victoire de la Moscova.

Dans deux ou trois maisons d'un village en ruine où s'était installé l'Empereur à l'issue de la victoire de la Moscova. Onze maréchaux sont là, causant entre eux.

Paraît l'Empereur. Ils se mettent au garde-à-vous.

NAPOLÉON. — Je ne trouve plus de mots qui me semblent assez grands, assez justes, assez nobles, pour qualifier ce soir votre courage à tous — j'en ai cherché pendant des heures — et je n'ai trouvé que des noms de villages : Eckmühl, Essling, Wagram, Dantzig...

Je désire vous les offrir.

Masséna, je te fais Prince d'Essling...

Lefebvre — Duc de Dantzig...

Berthier — Prince de Wagram...

Kellermann — Duc de Valmy...

Macdonald — Duc de Tarente...

Davout — Prince d'Eckmühl...

Duroc — Duc de Frioul...

Marmont — Duc de Raguse...

Murat, tu es Roi de Naples — et je ne puis ce soir que te le confirmer. Et quant à toi, Maréchal Ney, triomphateur de la journée et déjà Duc d'Elchingen, je te fais Prince de la Moscova.

Mais, ne vous faites pas trop d'illusions...

Si quelqu'un demandait un jour : « Comment va le Prince d'Essling ? » — on répondrait que Masséna se porte bien !

Entre Roustan.

ROUSTAN. — L'Empereur est servi.

NAPOLÉON, à ses Maréchaux. — Passez.

TOUS. — Non.

NAPOLÉON. — Si.

Ils passent dans ce qui fut la maison voisine et où, sur quatre tables boiteuses, sont dressés les couverts. Ils s'asseyent, tandis que la musique de la Garde joue en sourdine.

Longeant un fleuve, Napoléon à cheval, à la tête de son état-major, suivi par son armée, superbe à voir et décidée.

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Puis, ce fut le départ, hélas, pour la Russie. Vous étiez du voyage, n'est-ce pas, Caulaincourt ?

CAULAINCOURT. — Oui, Prince, j'en étais.

À Moscou l'attendait la plus grande, la plus impressionnante surprise qu'un tel guerrier pouvait avoir : la ville était vidée de tous ses habitants.

Toutes les fenêtres et toutes les portes étaient ouvertes...

Il n'allait pas pouvoir se battre, et la victoire qu'il remportait allait s'avérer désastreuse...

Au Kremlin.

Dans le cabinet de travail du Tzar — vaste pièce octogonale d'où, par quatre fenêtres, on aperçoit Moscou en feu.

LA VOIX DE CAULAINCOURT. — Parvenu au Kremlin, en entrant chez le Tzar, il n'en crut pas ses yeux.

Le spectacle le plus terrifiant qui soit lui était offert...

Moscou flambait.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Ainsi donc le Tzar faisait le sacrifice de sa ville essentielle pour que Napoléon ne puisse jamais dire qu'il l'avait possédée...

Dans le même lieu, quelques heures plus tard.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Et c'est alors qu'il écrivit une lettre au Tzar, qui lui est peut-être parvenue, mais pas à nous.

Et, parce qu'il n'avait rien d'autre à faire, il ouvrit le portefeuille des affaires en cours et il en sortit au hasard un dossier.

Et, témoignage nouveau de la diversité des aptitudes de son génie, il rédigea d'un trait les statuts de la Comédie-Française, décret qui prit le nom de « Décret de Moscou » et qui, probablement, restera en vigueur pendant des siècles encore.

Chez Talleyrand.

CAULAINCOURT. — Puis, ce fut la retraite — horrible — inracontable — gigantesque.

TALLEYRAND. — Et comme il fallait bien qu'il la mît sur mon dos, aussitôt rentré à Paris, l'Empereur voulut nous rencontrer, le Duc d'Otrante et moi.

Dans le cabinet de travail de l'Empereur aux Tuileries.

Un chambellan entre et annonce :

LE CHAMBELLAN. — M. de Talleyrand-Périgord, Prince de Bénévent.
M. Fouché, Duc d'Otrante.

NAPOLÉON. — J'ai désiré vous voir — vous voir ensemble, tous les deux.
Fouché, vous êtes un traître, un bandit, un voleur — et vous avez trop vite
oublié que vous avez voté la mort du Roi Louis XVI.

FOUCHÉ. — Je ne l'ai jamais oublié, Sire — car c'est le premier service
qu'il m'a été donné de rendre à Votre Majesté.

NAPOLÉON. — Retirez-vous, Monsieur. Vous n'êtes plus mon Ministre —
et je devrais vous faire pendre !

FOUCHÉ. — Je ne partage pas cette opinion.

Fouché s'éloigne.

NAPOLÉON. — Quant à vous, Monsieur de Talleyrand, qui avez conspiré
contre moi...

TALLEYRAND. — Sire, je n'ai jamais conspiré qu'aux époques où j'avais
la majorité de la France pour complice — et où je cherchais avec elle le salut
de la Patrie — et il n'y a jamais eu de conspirateur dangereux contre vous
que vous-même.

NAPOLÉON. — Vous êtes un voleur, un lâche, un homme sans foi, vous ne
croyez pas en Dieu — pour vous rien n'est sacré : vous vendriez votre
père !... Tenez, vous êtes de la merde dans un bas de soie !

Chez Talleyrand.

MM^E DE DINO et MM^E DE BLANCMESNIL. — Oh !!!

TALLEYRAND. — Oui, Mesdames — et il est dommage qu'un aussi grand
homme ait été si mal élevé.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Mais déjà le voilà reparti en campagne —
car, en dépit du lien de parenté qui l'unit à François II, l'Autriche a déclaré la

guerre à l'Empereur, s'alliant avec la Russie et avec la Prusse. L'Armistice du 1^{er} juin est donc rompu et la guerre reprend.

Sous la tente de l'Empereur.

Sont présents : Napoléon, Murat, Caulaincourt et Berthier.

Murat est distrait — volontairement peut-être.

NAPOLÉON. — Si tu es indifférent, Murat, tu es hostile. Si tu es hostile, réfléchis, et souviens-toi que tu es un Dieu jusqu'à cinq heures du soir... et il est six heures.

On entend sonner six coups à un clocher.

La bataille de Dresde — et le visage de l'Empereur, au premier plan. L'anxiété se lit dans ses yeux.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Il est vainqueur encore à Dresde et, cependant, il sent passer sur lui le vent de la défaite.

Au cœur d'une forêt — la Grande Armée est au repos.

Napoléon fait les cent pas en compagnie de Gourgaud — quand son cosaque, armé d'un long poignard et qui s'était caché derrière un arbre, s'élance vers l'Empereur, mais Gourgaud le protège — de son poignard il blesse le cosaque — et d'un coup de pistolet il l'achève.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Vainqueur encore à Champaubert et vainqueur à Brienne, il s'en fallut de peu qu'un cosaque le tuât.

Là, Gourgaud lui sauva la vie.

En rase campagne, l'armée prussienne parvient à faire reculer l'armée de l'Empereur.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Vainqueur encore à Montmirail — mais vaincu par Blücher, il est contraint de battre en retraite...

LA VOIX DE TALLEYRAND. —... et c'est à Fontainebleau que nous le retrouvons...

Dans la Cour d'honneur du château de Fontainebleau.

Un millier de soldats harassés de fatigue — et n'ayant plus d'illusions, sont là, vautrés par terre.

Ils se mettent au garde-à-vous quand apparaît l'Empereur — mais ce n'est plus la Grande Armée.

Napoléon rentre au château, suivi de son état-major.

Le cabinet de travail de l'Empereur à Fontainebleau.

L'attendent là Constant et Roustan.

Un bruit de pas — la porte s'ouvre et l'Empereur paraît, suivi de Caulaincourt. Vite il va s'asseoir à son bureau — et il écrit — et en écrivant il parle :

NAPOLÉON. — Il faut que Ney, Marmont, Macdonald et Berthier soient ici dans une heure — et nous nous battons, s'il le faut, dans Paris...

CAULAINCOURT. — Mais, Sire, ne craignez-vous pas d'en faire un autre Moscou ?

NAPOLÉON. — Mais, mon ami, je suis bien obligé de prendre l'ennemi là où la Providence me le livre !... Laissez-moi faire...

La cour intérieure du château de Fontainebleau.

Arrivent à cheval les maréchaux Ney, Macdonald, Lefebvre et Moncey.

Dans le cabinet de travail de l'Empereur.

Napoléon continue d'écrire et de donner des ordres.

La porte s'ouvre et entrent soudain : Ney, Lefebvre, Macdonald et Moncey.

NEY. — Sire, est-ce que vous savez ce qui se passe à Paris ?

NAPOLÉON. — Non.

LEFEBVRE. — Le Gouvernement Provisoire vient de faire proclamer votre déchéance.

NAPOLÉON. — Ma déchéance ! Seul le peuple a ce droit. Quant aux Alliés, je vais les écraser sous Paris.

NEY. — Non, Sire — la situation est sans espoir.

MACDONALD. — Une seule solution doit être envisagée, Sire : l'abdication.

NAPOLÉON. — Les soldats pensent différemment, Messieurs. Ils ne songent qu'à se battre et à donner leur vie pour moi et pour la France.

Pourtant, ils n'ont pas, eux, des grades et des dotations à sauver. Il faut les suivre, Messieurs les Maréchaux, puisque vous n'osez pas leur montrer le chemin.

NEY. — Sire, l'Armée ne marchera pas sur Paris !

Ney ne peut plus retenir sa colère.

Napoléon se dresse, hors de lui et terrible.

NAPOLÉON. — L'Armée m'obéira ! Je n'ai qu'un mot à dire pour qu'elle me suive où je voudrai.

Retirez-vous, Messieurs.

Les maréchaux se retirent, l'ayant salué.

L'Empereur retombe dans son fauteuil.

NAPOLÉON. — La Patrie est en danger — et ils veulent la priver du meilleur soldat qu'elle ait.

La cour intérieure du château.

Les maréchaux Ney, Macdonald, Lefebvre et Moncey reprennent leurs montures et s'éloignent aussitôt.

Dans le cabinet de travail de l'Empereur.

Napoléon, à son bureau, semble anéanti.

Caulaincourt le regarde avec tendresse et compassion.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Pitoyable, certes, il l'était, mais il semblait y consentir, et c'est cela, surtout, qui était pitoyable.

L'Empereur se lève et va vers ses appartements. Caulaincourt le suit.

La chambre de l'Empereur à Fontainebleau. La nuit est venue et les chambres sont allumées.

Roustan et Constant attendent leur maître.

Celui-ci paraît, toujours suivi de Caulaincourt.

Sur un geste de l'Empereur, les deux serviteurs se retirent.

NAPOLÉON. — Il m'aura donc fallu deux heures pour comprendre.

Talleyrand s'est vengé : je l'avais maltraité. Mais, au fond, celui-là m'a très bien servi — tant qu'il m'a servi. J'ai fait une grosse faute. L'ayant conduit au point de mécontentement où il était arrivé, je devais ou l'enfermer, ou le tenir toujours à mes côtés.

L'Empereur a serré la main de Caulaincourt — celui-ci aussitôt s'est retiré — et Napoléon est seul maintenant.

Dans la chambre de l'Empereur.

Resté seul, l'Empereur va s'asseoir devant un guéridon sur lequel il y a de quoi écrire : plume, encrier, papier. — Il hésite un instant encore — puis sa décision est prise et il écrit.

Dans le salon voisin de la chambre de l'Empereur.

Sont présents : deux généraux, un colonel, le docteur Yvain, Caulaincourt, et deux grenadiers en armes qui se trouvent de chaque côté de la porte.

LE DOCTEUR YVAIN. — A-t-il pris une détermination ?

CAULAINCOURT. — Pas encore.

Dans la chambre de l'Empereur.

Ayant achevé d'écrire son abdication, l'ayant signée, Napoléon déboutonne son gilet, glisse sa main dans cette ouverture et arrache un objet qui, dans la doublure, s'y trouvait cousu.

C'est un petit flacon. L'Empereur le débouche et, d'un trait, il en absorbe le contenu.

Dans le salon voisin.

S'entend un cri déchirant que vient de pousser l'Empereur.

Aussitôt, Caulaincourt et Marchand s'élancent...

Dans la chambre de l'Empereur.

Entrent Caulaincourt et Marchand.

CAULAINCOURT. — Mais, que vous est-il arrivé, Sire ?

L'Empereur désigne la petite fiole qui se trouve sur sa table de chevet.

CAULAINCOURT. — Du poison ?

Marchand est allé à la porte et il l'a ouverte.

MARCHAND. — Docteur !

NAPOLÉON. — Oh ! Non...

Dans le cabinet de travail de l'Empereur.

Caulaincourt, Cambronne et Berthier sont près de lui.

Ney, Lefebvre, Macdonald, Oudinot, Moncey, dix autres maréchaux et quinze officiers supérieurs — tous découverts et très émus.

L'Empereur se lève et porte à leur connaissance la déclaration suivante :

NAPOLÉON. — « Les Puissances Alliées ayant proclamé que l'Empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, il n'est aucun sacrifice qu'il ne soit prêt à faire à l'intérêt de la France. »

L'émotion des maréchaux est grande — et Lefebvre, les larmes aux yeux, va à l'Empereur et lui baise la main.

LEFEBVRE. — Sire, jamais vous n'avez été plus grand.

Les maréchaux s'inclinent devant Napoléon — puis ils se retirent.

L'Empereur et Caulaincourt restent seuls.

NAPOLÉON. — Ah ! Pourquoi ne m'a-t-on pas laissé mourir cette nuit ?

CAULAINCOURT. — Le suicide ne convient pas au rang que vous occupez sur la scène du monde.

NAPOLÉON. — Il est vrai — et je suis un homme condamné à vivre.

Fontainebleau.

Le grand escalier à double révolution qui mène à la Cour d'honneur. Tout en haut de l'escalier apparaît Napoléon.

Il descend lentement.

Quand il atteint la dernière marche, des tambours se font entendre — et bientôt il rejoint son armée massée dans la Cour d'honneur.

Il va parler.

Les tambours ont cessé de battre.

NAPOLÉON. — Officiers, sous-officiers et soldats de ma vieille Garde, je vous fais mes adieux. Depuis vingt ans, je vous ai constamment trouvés sur le chemin de l'honneur et de la gloire. Je pars. Vous, mes amis, continuez à servir la France. Son bonheur était mon unique pensée, il sera toujours l'objet de mes vœux. Ne plaignez pas mon sort. Si j'ai consenti à me survivre, c'est pour pouvoir encore servir à votre gloire. Adieu, je voudrais vous presser tous sur mon cœur. Que j'embrasse, au moins, votre Général... et votre drapeau.

Le général Petit, drapeau en mains, franchit les quelques pas qui le séparent de l'Empereur — et celui-ci, lui ayant donné l'accolade, pose un baiser fervent sur le drapeau qu'il lui présente.

TOUS. — Vive l'Empereur !

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Ces adieux furent déchirants — et d'autant plus qu'ils contrastaient avec...

Au château de Versailles.

Dans le cabinet de travail du Roi.

Une porte s'ouvre à deux battants, une dizaine de personnes entrent et s'inclinent devant le Roi Louis XVIII qui paraît.

La voix de Talleyrand. —... le retour du Roi Louis XVIII, podagre et souriant, qui récupérait son royaume...

À l'île d'Elbe.

Images nombreuses illustrant le récit de Talleyrand.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Mais c'était une idée saugrenue, j'en conviens, que d'offrir à l'Empereur la souveraineté de l'île d'Elbe... Mais il est une chose encore plus inouïe, plus extraordinaire, c'est à quel point Napoléon supporta bien cette existence qu'il a menée pendant un an.

Sur cette île — quarante fois plus petite que le département de la Côte-d'Or, il passait en revue sa minuscule armée — et il la promenait de village en village...

Dans l'une des trois maisons qu'il occupait à tour de rôle, il avait fait aménager deux chambres : l'une pour l'impératrice — l'autre pour le Roi de Rome — mais sans qu'il eût l'espoir de les voir apparaître !

Or, le Destin voulut qu'un jour il eût une surprise...

Il apprit qu'une dame et un petit garçon venaient de débarquer à Portoferraio...

La dame n'était autre que Marie Walewska — et cet enfant, précisément, était leur fils...

NAPOLÉON. — Marie, quelle joie et quelle surprise aussi ! Mon adorable amie !

MARIE WALEWSKA. — Que pensez-vous de votre fils ?

NAPOLÉON. — Il est très beau.

ALEXANDRE. — Je peux vous embrasser, mon papa ?

NAPOLÉON. — Mais bien sûr. Et pour te montrer la confiance que tu m'inspires, je te permets de conduire mon cheval par la bride.

ALEXANDRE. — Je ne peux pas monter dessus ?

NAPOLÉON. — Si ta maman te le permet.

MARIE WALEWSKA. — Je ne me vois pas bien donnant des permissions au fils de l'Empereur !

NAPOLÉON. — Il est très beau. Dame, il vous ressemble à vous aussi.

MARIE WALEWSKA. — Je ne suis pas indiscreète en venant de la sorte ?

NAPOLÉON. — Oh ! Non — du tout.

MARIE WALEWSKA. — Je savais que l'impératrice était à Aix.

NAPOLÉON. — Vous me permettez de donner un ordre ?

MARIE WALEWSKA. — Mais, je vous en prie.

Il s'adresse à Cambronne qui est en train de parler à deux soldats.

CAMBRONNE. — Mais, nom de Dieu de nom de Dieu ! Vous ne comprenez donc rien !

NAPOLÉON. — Cambronne !

CAMBRONNE. — Sire.

NAPOLÉON lui parlant à l'oreille et ajoutant. — Et puis, surveillez-vous, Cambronne — oui, surveillez votre langage : un mot pourrait un jour vous échapper qui vous ferait le plus grand tort.

L'Empereur rejoint Marie Walewska.

Vous m'avez un jour demandé de passer une nuit entière dans mon bivouac, sur le champ de bataille avec moi...

MARIE WALEWSKA. — Et vous m'avez dit non.

NAPOLÉON. — Si je vous disais oui, ce soir — est-ce que cela vous plairait encore ?

MARIE WALEWSKA. — Je pense bien, mon Dieu...

NAPOLÉON. — Eh bien ! regarde...

MARIE WALEWSKA. — Oh !

À cinquante mètres de là, la tente de l'Empereur est dressée — et elle s'éclaire dans la nuit qui descend.

Ils vont tous deux vers la tente.

Le bataillon de soldats polonais qui a suivi l'Empereur dans son exil se trouve à l'entrée de la tente.

Un ordre bref et ces soldats présentent les armes à leur compatriote et à Napoléon qui entrent dans la tente.

À l'intérieur sont là les généraux Cambronne, Drouot et le Grand Maréchal Bertrand.

L'Empereur les présente à Marie.

MARIE WALEWSKA. — Mais — où est mon fils ?

BERTRAND. — Il a exprimé le désir de manger la soupe avec les soldats. Je n'ai pas cru devoir...

NAPOLÉON. — Vous avez très bien fait.

Bertrand, Drouot et Cambronne se retirent.

La tente est luxueusement meublée — et la table est mise.

UN LAQUAIS. — Sa Majesté est servie.

Un instant plus tard, l'Empereur et Marie sont assis l'un en face de l'autre — et le souper commence.

NAPOLÉON. — Je ne peux pas te cacher la vérité, à toi : Marie-Louise n'est pas à Aix — elle est à Vienne avec mon fils.

MARIE WALEWSKA. — Sire, je le savais — et je vous prie de croire que, sans cette raison, jamais je ne me serais permis de venir ici à l'improviste.

NAPOLÉON. — Mais — ce que tu ne sais peut-être pas — c'est que, aussitôt après mon départ, l'impératrice a reçu la visite du Roi de Prusse et de l'Empereur de Russie...

MARIE WALEWSKA. — Oui, invités par elle à la Malmaison pour y faire bombance.

NAPOLÉON. — À Rambouillet, vous voulez dire ?

MARIE WALEWSKA. — Non, à la Malmaison — j'en suis sûre.

NAPOLÉON. — Ainsi l'oiseau des îles, également, m'aura trahi !

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Mais ce qu'elle n'osa pas lui révéler, c'est que, huit jours auparavant, Joséphine était morte.

À l'extérieur de la tente — au clair de lune.

CAMBRONNE. — Votre impression ?

BERTRAND. — Très bonne. Et la vôtre ?

CAMBRONNE. — Excellente.

BERTRAND. — À ce point ?

CAMBRONNE. — Oui.

BERTRAND. — Pourquoi ?

CAMBRONNE. — Parce que j'ai la conviction qu'elle vient le chercher.

BERTRAND. — Et vous admettiez...

CAMBRONNE. — Je n'ai jamais admis qu'il se soit retiré après une défaite.

À l'intérieur de la tente.

NAPOLÉON. — Rarissimes sont ceux qu'on aime assez pour qu'on puisse garder le silence avec eux.

MARIE WALEWSKA. — Est-ce que je puis rompre ce silence — une minute — cependant ?

NAPOLÉON. — Mais — je t'en prie.

MARIE WALEWSKA. — Je pense que vous devez être avisé, Sire, de ce qui se passe ?

NAPOLÉON. — ?

MARIE WALEWSKA. — À Paris. Vous savez, n'est-ce pas, qu'on vous attend là-bas, qu'on vous espère — que le pauvre Roi Louis XVIII est traité de ganache — et qu'on s'en moque à l'étranger cruellement ?

NAPOLÉON. —...

MARIE WALEWSKA. — Envisagez votre retour.

NAPOLÉON. —...

MARIE WALEWSKA. — Il est envisagé ?

L'Empereur sourit.

De la tête, l'Empereur dit oui.

MARIE WALEWSKA. — Pour bientôt ?

NAPOLÉON. — Oui.

MARIE WALEWSKA. — Dieu soit loué !

Elle se signe et se jette aux genoux de l'Empereur.

À l'extérieur de la tente.

CAMBRONNE. — Quand un homme comme lui reste silencieux des heures et des heures, c'est qu'il fait des projets.

Or, quels projets Napoléon pourrait-il faire, sinon de se battre ?

À l'intérieur de la tente.

L'Empereur et Marie vus en ombres chinoises à travers le rideau qui coupe en deux la tente.

LA VOIX DE NAPOLÉON. — Lorsque les gens parlent de toi, sais-tu ce qu'ils en disent et comment ils t'appellent ?

LA VOIX DE MARIE WALEWSKA. — Non.

LA VOIX DE NAPOLÉON. — L'épouse polonaise de Napoléon — et c'est tellement la vérité !

LA VOIX DE MARIE WALEWSKA. — Sire, je t'adore !

Au golfe Juan.

Mille personnes sont là qui accueillent et acclament l'Empereur — dont la barque n'est plus qu'à quelques mètres du rivage.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Et le 1^{er} mars, en effet, l'Empereur débarquait au golfe Juan...

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — La nouvelle de son retour se répandit dans toute la France — et dans l'Europe entière, avec la rapidité que l'on pense !

À Versailles, dans le cabinet de travail du Roi.

Louis XVIII s'adresse à plusieurs personnages militaires ou civils appelés aux ordres.

LOUIS XVIII. — Que le Maréchal Ney se porte à sa rencontre et, sans égard pour le passé, qu'il le mette en état d'arrestation — n'ayant d'autre souci que le bien de la France.

Ce sera d'un effet foudroyant.

Du moins, je l'espère.

L'intérieur d'une auberge.

L'Empereur, qui buvait un pichet de vin en compagnie de Cambronne, se lève pour sortir.

La patronne de l'auberge, prenant son courage à deux mains, lui déclare :

L'AUBERGISTE. — Vive l'Empereur !

NAPOLÉON. — Et hier, à la même heure, peut-être qu'elle criait encore : vive le Roi !

L'AUBERGISTE. — Ça n'aurait pas grande importance. Tout ira bien tant que nous pourrons crier : vive quelque chose ou vive quelqu'un — car, en somme, c'est encore crier : vive la France !... Ce qui n'est pas bon, ce qui est même dangereux, c'est que nous ayons l'occasion de crier : à bas quelqu'un ou quelque chose — vous comprenez ?

À l'extérieur de cette auberge, un officier vient au-devant de l'Empereur et, l'ayant salué, il l'informe :

L'OFFICIER. — Sire...

NAPOLÉON. — ?

L'OFFICIER. — Le Maréchal Ney — d'ordre du Roi.

L'Empereur fait quelques pas dans la direction que lui a indiquée l'officier — et, au détour de la route, il se trouve nez à nez avec le maréchal Ney suivi des troupes qui l'accompagnent.

NAPOLÉON. — Prince de la Moscova, tu n'as pas honte ?

NEY. — Si.

Ney s'est découvert — et l'Empereur l'embrasse.

LES TROUPES DE NEY. — Vive l'Empereur !

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — À l'époque, on dansait la gigue en Écosse — la kosatchok en Russie...

Un salon à Schönbrunn, un soir de fête.

LA VOIX DE TALLEYRAND. —... et la valse à Vienne.

Mais, tout à coup, les cornemuses se dégonflent...

Les moujiks alarmés se décroisent les bras...

Et vous, beaux cavaliers viennois, souvenez-vous que vous êtes dans la cavalerie...

À Versailles, dans le cabinet de travail du Roi.

Louis XVIII, aidé par deux personnes, boucle hâtivement ses valises.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Mais l'Empereur approche et le Roi se retire... Il est rare qu'un homme vu de dos conserve son prestige...

Louis XVIII vient de sortir par la porte de gauche — tandis que vient d'entrer l'Empereur, par la porte de droite.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Et la guerre aussitôt commence — recommence !

Waterloo.

Dans la plaine immense, au carrefour de cinq grandes routes.

Par la première vient l'Armée anglaise — par la deuxième, l'Armée prussienne — par la troisième, l'Armée russe — par la quatrième, l'Armée autrichienne — par la cinquième enfin, l'Armée française.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Il en vient de partout — d'Autriche — de Berlin — de Moscou — d'Angleterre...

La bataille aussitôt s'engage.

Elle va s'avérer désastreuse pour nous.

LA VOIX D'UN GÉNÉRAL ANGLAIS, en anglais. — Rendez-vous !

CAMBRONNE. — Qu'est-ce qu'il dit ?

UN SOLDAT. — Il nous conseille de nous rendre.

CAMBRONNE. — On se fait tuer, nous autres — mais on ne se rend pas !

L'Empereur fait mine de rejoindre ses troupes.

UN GRENADIER. — Sire, que faites-vous ?

NAPOLÉON. — Je voudrais mourir avec eux.

UN DEUXIÈME GRENADIER. — Nous vous le défendons — vos ennemis seraient trop contents !

Au plus fort du combat.

LA VOIX DU GÉNÉRAL ANGLAIS, en anglais. — Français, rendez-vous !

UNE VOIX FRANÇAISE. — Merde !

CAMBRONNE, se retournant. — Qui est-ce qui a dit ça ?

UN DEUXIÈME SOLDAT. — Oh ! Ce qu'il est hypocrite !

Une route — la nuit.

Napoléon s'en retourne au milieu de ses troupes héroïques et vaincues.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Puis ce fut le retour tragique — inracontable.

Le cabinet de travail de l'Empereur à l'Élysée.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Napoléon abdique pour la seconde fois — et c'est entre les mains de Fouché — devenu Président du Gouvernement Provisoire — qu'il remet son abdication...

Instant sinistre s'il en fut.

À la Malmaison.

Dans la Cour d'honneur. Des cavaliers au galop précèdent, encadrent et suivent une berline.

De la berline descend l'Empereur que Caulaincourt accompagne.

Hortense vient accueillir Napoléon.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — L'Empereur alla aussitôt se réfugier à la Malmaison — où l'attendait la Reine Hortense...

NAPOLÉON, à mi-voix. — Ma pauvre petite Joséphine !

Il a dit cela en regardant deux fenêtres dont les volets sont clos et qui se trouvent au premier étage.

Puis il rentre dans le château — tandis que Caulaincourt parle à Hortense.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Et là, pendant trois jours — à toute heure du jour — une défection nouvelle se produisait — alors que se manifestait un dévouement nouveau qu'il n'avait pas prévu...

Dans le grand vestibule.

L'Empereur traverse — et soudain le voilà nez à nez avec Montholon qui se présente à lui.

MONTHOLON. — Général Comte de Montholon : Iéna, Madrid, Eckmühl, Wagram. Blessé cinq fois au service de Votre Majesté, brigue l'honneur insigne d'accompagner l'Empereur dans son exil et de ne point le quitter jusqu'à son heure dernière.

NAPOLÉON. — Merci.

Dans le salon rouge et vert, le général de Flahaut, hors de lui, s'adresse au Grand Maréchal Bertrand.

FLAHAUT. — Eh bien ! puisque Fouché n'accorde pas encore les passeports qu'il lui demande, je vais de ce pas lui flanquer mes épaulettes à la figure.

Dans le salon de musique.

JOSEPH. — Si, dans son propre intérêt, je ne devais pas rester en France, je serais le premier à le suivre là-bas, bien entendu.

CAULAINCOURT. — Je me trouve dans la même situation que vous.

Sur le pont de bois qui conduit au cabinet de travail de l'Empereur, Napoléon croise Las Cases. Celui-ci le salue.

NAPOLÉON. — Nommez-vous, s'il vous plaît.

LAS CASES. — Comte de Las Cases. J'aimerais avoir le grand honneur d'accompagner Votre Majesté — et, s'il le fallait, jusqu'au bout du monde.

NAPOLÉON. — Nous verrons tout à l'heure si la chose est possible.

Dans le cabinet de travail de l'Empereur.

Quittant Las Cases, Napoléon paraît et se trouve en face de Marie Walewska.

Elle est tremblante d'émotion — et l'Empereur en éprouve une impression très vive.

MARIE WALEWSKA. — Moi aussi, je voudrais m'en aller avec vous.

NAPOLÉON. — Hélas !

MARIE WALEWSKA. — C'est impossible ?

NAPOLÉON. — Et pour tant de raisons — vous le comprenez bien.

MARIE WALEWSKA. — Croyez-vous que vous puissiez jamais revenir !

NAPOLÉON. — !

Et parce qu'elle est auprès du bureau de l'Empereur, c'est sur son fauteuil qu'elle s'effondre — et, le visage dans ses mains, elle pleure.

MARIE WALEWSKA. — Quelle abomination, mon Dieu, quelle tristesse !

Il s'est appuyé au bureau tout près d'elle. Elle lui baise les mains.

Alors, est-ce que je puis vous faire une confidence, Sire ?

NAPOLÉON. — Mais oui.

MARIE WALEWSKA. — Vous saviez, n'est-ce pas, Sire, combien je vous aimais — vous saviez que je vous étais attachée pour la vie, puisqu'un jour vous m'aviez écrit que nos âmes se comprenaient — mais je vous ai caché la vérité — et je veux aujourd'hui vous confier un secret qui vous éclairera sur bien des points sans doute : je vous adore physiquement. Je ne pensais pas que j'aurais jamais l'audace de vous avouer une chose pareille — mais je m'en serais voulu toute ma vie de l'avoir gardée pour moi. J'aime tes yeux qui sont si beaux... J'aime tes mains qui sont si douces... J'aime tes lèvres et ton haleine — et, par-dessus tout, j'adore ton sourire, ton merveilleux sourire... J'aime le bruit de tes pas, j'aime ta voix profonde — et tes silences me bouleversent. Moi qui n'ose jamais te regarder en face, je me suis penchée sur ton visage et, quand tu sommeillais, je m'en suis délectée parfois pendant des heures...

Ces compliments sur ta personne, Dieu sait si tu as dû les entendre déjà...

NAPOLÉON. — Jamais.

MARIE WALEWSKA. — Jamais ?

NAPOLÉON. — Jamais. Tu es la première. Tu auras donc été la seule.

Ils se regardent longuement, puis :

Où est notre petit garçon ?

MARIE WALEWSKA. — Je l'ai laissé dans ma voiture.

Dans le grand vestibule d'entrée sont là sept ou huit officiers supérieurs.

Paraît le général Becker.

LE GÉNÉRAL BECKER. — Vous n'avez pas vu l'Empereur ?

TOUS. — Non.

Dans la chambre de Joséphine.

L'Empereur, seul, regarde toutes choses — toutes ces choses qui ont appartenu à celle qu'il avait tant aimée.

Dans le cabinet de travail de l'Empereur.

Personne n'est là — mais en coup de vent entre Caulaincourt.

CAULAINCOURT. — Sire !

Mais s'apercevant que l'Empereur n'est pas là, il s'en va aussitôt.

Dans la chambre de Joséphine.

Napoléon, encore, est là.

Le bruit d'une porte — et c'est Hortense qui vient d'entrer.

HORTENSE. — Je pensais bien que vous étiez là.

NAPOLÉON. — Qu'est-ce que c'est ?

HORTENSE. — Une ceinture que je vous demande de porter sur vous.

NAPOLÉON. — Pourquoi ?

HORTENSE. — Parce que, à l'intérieur, j'ai cousu mon collier de diamants.

NAPOLÉON. — Oh ! Non...

HORTENSE. — Je le veux.

Et, ce disant, elle lui offre une ceinture de velours noir.

NAPOLÉON. — Merci.

Il gardera cette ceinture — et Hortense, émue aux larmes, se retire.

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — Une heure plus tard, il apprenait que les avant-gardes de l'armée prussienne occupaient déjà Pierrefitte et qu'il devait quitter la Malmaison sur l'heure.

Dans le parc.

Napoléon, seul, déambule et va s'asseoir sur un banc de pierre.

Un instant plus tard Hortense et M^{me} Mère viennent discrètement le rejoindre — tandis que trois jeunes femmes, venant de trois directions

différentes et chacune tenant un enfant par la main, viennent se placer devant l'Empereur.

Ce sont : Éléonore Denuelle et le petit Léon, Marie Walewska et leur fils Alexandre, Émilie Pellapra et sa petite fille.

ÉLÉONORE DENUELLE. — Oui, je me suis permis de venir — et, après tout, ce n'est pas un crime. J'ai seulement voulu que notre petit garçon vous fasse ses adieux.

NAPOLÉON. — Ma mère, vous connaissez la Comtesse Walewska — et le petit garçon qu'elle m'avait donné...

M^{me} Mère salue Marie qui fait la révérence.

NAPOLÉON. — Et peut-être aviez-vous vu M^{me} Pellapra — et l'adorable petite fille qu'elle avait eue de moi.

Il regarde avec amour et intérêt ses trois enfants.

NAPOLÉON. — Trouvez-vous qu'ils me ressemblent ?

MM^E MÈRE. — Ce qui me semble pour vous bien plus intéressant encore, c'est qu'ils se ressemblent tous les trois.

HORTENSE. — Ils sont bien beaux.

Napoléon regarde tout autour de lui, l'âme en peine.

HORTENSE. — Que désirez-vous ?

NAPOLÉON. — Rien.

Ils se parlent à l'oreille.

HORTENSE. — Qui cherchez-vous ?

NAPOLÉON. — Le Roi de Rome...

Dans un salon à Rambouillet.

L'Empereur d'Autriche François II a, sur ses genoux, un enfant de quatre ans et, penché vers lui, le Prince de Metternich lui fait faire risette.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Le Roi de Rome ? Il était sur les genoux de son grand-père, à Rambouillet...

Et M. de Metternich mettait la main sur lui...

METTERNICH. — Beau petit enfant blond, tu t'appelleras désormais le Duc de Reichstadt — n'est-ce pas ?

Devant la maison que Louis XVIII occupait à Gand.

Sont présents : Louis XVIII et sa suite — et plusieurs berlines.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Le Roi Louis XVIII, pour la dernière fois, reprenait le chemin qui mène aux Tuileries.

Chez Talleyrand.

TALLEYRAND. — À dater de ce jour...

Dans la Cour d'honneur de la Malmaison.

Napoléon embrasse sa mère, dit adieu aux siens et monte dans la berline qui l'attend — et qui s'éloigne aussitôt.

LA VOIX DE TALLEYRAND. —... tous les événements qui devaient se produire allaient servir sa gloire et son immense renommée.

Il devenait invulnérable.

À Versailles dans le cabinet de Louis XVIII.

Cinq ambassadeurs entourent le Roi de France — et tous ils sont d'accord.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Et si tous les pays du monde, réunis en congrès, avaient conjugué leurs efforts pour assurer à l'Empereur son immortalité, ils n'eussent pas agi différemment.

À Londres.

Dans le cabinet de travail de lord Liverpool.

Celui-ci termine la lecture de la lettre fameuse que l'Empereur avait adressée au régent d'Angleterre.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — En n'accueillant pas le Grand Homme qui demandait à s'asseoir au foyer britannique...

En se persuadant que c'était un vaincu — comme si Waterloo effaçait Austerlitz...

LA VOIX DE TALLEYRAND. — Puis, par la suite — en réhabilitant...

Un mur.

À trois pas de ce mur le maréchal Ney écartant sa redingote.

LE MARÉCHAL NEY. — Tirez au cœur !

Douze soldats français fusillent le maréchal.

LA VOIX DE TALLEYRAND. —... par une mort ignominieuse et révoltante...

LA VOIX DE TALLEYRAND... — ceux qui l'avaient trahi naguère...

Un mur.

À trois pas de ce mur, le Roi de Naples — Murat.

MURAT. — Épargnez le visage !

Douze soldats italiens fusillent Murat.

À Sainte-Hélène.

Une route escarpée que monte péniblement l'Empereur.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — En l’envoyant à Sainte-Hélène — à Sainte-Hélène, « petite île »...

Le salon de Napoléon à Longwood.

Napoléon est là, debout. Son chapeau est près de lui sur un guéridon.

Ali, son nouveau mameluk, annonce :

ALI. — Sir Hudson Lowe !

LA VOIX DE TALLEYRAND. — En confiant sa personne infiniment précieuse à un individu borné, têtue, mesquin, sans cervelle et sans cœur — et sans éducation...

Paraît Hudson Lowe. Il fait trois pas vers l’Empereur, son chapeau sur la tête — et il reste planté là, regardant fixement Napoléon qui le regarde fixement.

Et ils restent ainsi longtemps — une minute.

Puis, l’Empereur se couvre.

Hudson Lowe a compris, son regard devient implacable.

Enfin, il sort.

Dans le cabinet de travail de la maison d’Hudson Lowe.

Sont devant lui, debout, Montholon et Bertrand.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — En l’appelant le « Général » et non pas l’« Empereur »...

HUDSON LOWE. — À ma connaissance, il n’y a pas d’Empereur dans l’île de Sainte-Hélène.

Dans le salon de l’Empereur — où Napoléon a fait transporter son lit de camp.

Vient de sonner son heure dernière.

Sont près de lui : Montholon, Bertrand et M^{me} Bertrand, Marchand — et Antommarchi.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — En le faisant mourir à petit feu là-bas...

Avant de rendre l'âme, l'Empereur se soulève et prononce ces mots :

NAPOLÉON. — France... tête d'armée...

Dans le cabinet de travail d'Hudson Lowe.

Montholon et lui sont face à face.

Sur une feuille de papier blanc Hudson Lowe trace les quatre côtés d'un rectangle dans lequel il écrit : « Bonaparte ».

Et cette inscription il la propose à Montholon.

Celui-ci déchire la feuille.

Sur une seconde feuille, dans un second rectangle qu'il dessine lui-même, Montholon écrit : « Napoléon ».

Il passe la feuille à Hudson Lowe — qui la déchire.

Alors Montholon prend une troisième feuille, y trace un troisième rectangle — n'écrit rien — et cette feuille il la place sous les yeux de l'Anglais.

HUDSON LOWE. — Very well.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — En n'inscrivant rien sur sa tombe...

La tombe de l'Empereur Napoléon à Sainte-Hélène.

La dalle est toute blanche — et deux soldats anglais veillent sur elle.

LA VOIX DE TALLEYRAND. — En n'inscrivant rien sur sa tombe, ne l'ont-ils pas rendu légendaire à jamais...

La nuit, sur l'avenue des Champs-Élysées — une foule innombrable se presse, difficile à contenir.

LA VOIX DE L'AUTEUR. — Car le 15 décembre 1840, des milliers et des milliers de Français attendaient le catafalque immense qui ramenait à Paris les cendres de l'Empereur.

Mais, avec les yeux de leur cœur, voici ce que, tous, ils ont vu...

L'Arc de Triomphe — lumineux dans la nuit.

De son ombre, sort l'Empereur, seul, unique — et qui, au pas de son cheval blanc, s'en va vers l'immortalité.